



Laissez dormir les
fantômes du passé

Roman

Nelly Baron Mauroux

Ce roman est le produit de mon imagination. Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé est purement fortuite.

Hélène

La nuit est tombée. Je tâte distraitemment la clé qui se trouve dans la poche de ma veste. Chambre numéro 207, deuxième étage. J'emprunte sans réfléchir le vieil escalier en bois qui me conduira à destination. Deux étages, c'est faisable, malgré mon dos fatigué et mes jambes lasses. La journée a été longue. Nous sommes arrivées dans cet hôtel, mes amies et moi, en début d'après-midi. Un chauffeur est venu nous chercher à la gare de "Prajoli", jolie petite ville sise dans les Alpes.

Une fois les formalités accomplies à la réception, je déposé mon unique bagage dans ma petite pièce. Contrairement aux autres, j'ai réservé une chambre à un seul lit, aspirant avant tout à une tranquillité reposante. Elle est coquette, toute boisée, en accord avec le style chalet de l'établissement. La fenêtre s'ouvre sur une vue dégagée, permettant aux montagnes de se découper finement à l'horizon. Le couvre-lit blanc cassé et les rideaux assortis égaiement élégamment les lieux. L'ameublement ne présente par ailleurs rien d'original. Un lit confortable, une ancienne armoire repeinte dans les tons naturels, un petit bureau, un divan agrémenté de coussins

colorés, une commode et une télévision murale, seul élément moderne apparent. Tout est harmonieux.

Pas le temps de m'attarder. Je prends juste quelques minutes pour changer de tenue et enfiler des chaussures de montagne confortables.

Notre petite équipe est partante pour une courte excursion qui nous amène sur les hauteurs, afin de nous restaurer dans un "chalet d'alpage". A l'entrée est accrochée une "poya" (cf glossaire en dernière page), peinture naïve qui représente la montée à l'alpage des troupeaux. Rien n'y manque : ni les majestueuses vaches avec leurs sonnailles ni - tiré par un mulet - le "train du chalet", char bleu contenant les meubles et les ustensiles nécessaires à la vie en alpage et aux travaux, tels que malles des armaillis, tabourets, baquets et seaux à traire, fouet, tranche-caillé, passoire, baratte, châssis pour le transport du fromage, chaudron, botte-cul, etc. Même la couverture rouge, signifiant que le troupeau est franc de dettes, est représentée.

Il fait beau. Le soleil rayonne au zénith et la température est agréable. Nous sommes au mois de septembre et profitons de ce bel été indien. Une atmosphère amicale et décontractée règne à notre

table d'hôtes. La spécialité de la maison, les "macaronis à la crème" est reconnue par les spécialistes du coin et pour une fois nous nous régaloons sans penser aux calories englouties. Son service terminé, le patron nous rejoint sur la terrasse boisée. Son fidèle accordéon l'accompagne et les heures s'écoulent dans un joyeux brouhaha de musique et de pas de danse.

La descente s'avère quelque peu périlleuse. Non qu'elle soit abrupte et raide, ni spécialement caillouteuse, mais avec les petits verres de vin blanc dégustés tout au long des chaudes heures de l'après-midi, nos pas ne sont plus très assurés et nos têtes nous jouent de mauvais tours. Nous rigolons bêtement comme des adolescentes à la moindre vue d'une chèvre, d'une vache ou encore d'un agile écureuil brun sautant de branche en branche. Heureusement tout se passe bien, mais notre retour a duré deux fois le temps prévu, soit trois bonnes heures.

Il est dix-huit heures passées lorsque nous atteignons une petite auberge. Notre hôtel se situe un peu à l'extérieur, il faut encore compter une bonne demi-heure pour y arriver. Mais c'est sans

compter sur l'humeur joyeuse de mes amies. Elles décident de finir dignement cette inoubliable journée. Nous nous engouffrons dans un carnotzet typique où, malgré notre peu d'appétit, nous commandons quelques salades et ... des frites ! Allez savoir pourquoi, on a toutes une envie irrésistible de frites. Notre commande suscite bien l'étonnement du serveur mais, certainement habitué aux excentricités de clients venus de tous les coins du monde, il note soigneusement les désirs de "ces dames". Les apéros ne sont pas de refus, ainsi que – par la suite – un petit rosé bien frais.

Nos voisins de table proviennent sans aucun doute possible de l'Italie toute proche. Leur accent ne peut que les trahir. Ils sont jeunes, insoucians, fêtards. Charmeurs comme seuls savent l'être les gens du sud, ils commencent à nous interpeller et finissent à notre table. La bonne humeur règne, les histoires drôles fusent, nous oublions nos soucis et nos maris restés à la maison. C'est notre sortie de contemporaines, alors vive la vie.

Si bien que me voilà sur les escaliers en bois de l'hôtel (mes copines sont montées en ascenseur, bien que leurs chambres se situent au premier mais moi j'ai la

phobie de ces engins), fatiguée, un peu branlante et n'attendant que mon lit pour une bonne nuit réparatrice.

Arrivée devant la chambre 207 je sors ma clé et essaie d'ouvrir la porte. Elle ne bouge pas. Une voix sourde provenant de l'autre côté me surprend. Je recule et vérifie le numéro affiché. C'est bien ma chambre. Enfin, ce qui devrait être ma chambre. Soudain, la porte s'entrouvre et une tête hirsute apparaît.

– Voulez-quoi à c'te heure ? Voyez pas que je dors ?

Eh non, mon brave Monsieur, je ne peux voir à travers les cloisons et puis, c'est ma chambre, me dis-je en aparté.

Mais je répons :

– Que faites-vous ici, c'est bien le no 207 non ?
– Ben oui, mais on me l'a attribué pas plus tard qu'il y a quelques heures, alors filez et laissez-moi me reposer.

Désemparée, j'examine la clé que je tiens dans ma main : chambre no 507 ! Mais c'est impossible. Je me souviens très bien avoir grimpé deux étages pour y poser ma valise et non pas cinq. Comment se fait-il

alors que ce personnage ait été installé chez moi ? Et pourquoi la clé no 507 se trouve-t-elle dans ma main ? Quelqu'un aurait-il procédé à un échange à mon insu ? Mais qui et pourquoi ? Je n'ai été en contact avec personne sauf à la buvette d'alpage et au restaurant. Je me perds en conjectures.

La réception est fermée à cette heure tardive (il est une heure du matin), je n'ai pas d'autre choix que de monter les trois étages suivants pour me trouver sous les combles et repérer la chambre 507.

Identique à l'autre, elle m'apparaît cependant légèrement plus petite. Les meubles sont les mêmes, la seule différence est le vasistas du toit qui remplace la fenêtre. J'aime les espaces ouverts et – bien qu'il fasse nuit – je me sens oppressée dans ce nouvel endroit.

Trop fatiguée pour réfléchir plus avant et ne voyant pas qui contacter – j'ignore où sont passées mes amies – je décide d'aller me coucher. On verra bien demain.

A peine endormie, un "je ne sais quoi" d'inhabituel me réveille. Peureuse de nature je n'ose plus bouger. Je tends l'oreille. Un bruit imperceptible, tel un gémissement sourd, me parvient de l'autre côté de

la pièce. Une faible lumière traverse le vasistas. Le bruit cesse.

Alors je perçois une légère odeur très étrange. Je n'arrive pas à définir clairement ce que c'est. Un arôme vanillé mêlé d'abricot, un peu mentholé ? Cet effluve pénètre de plus en plus mes sens et me procure même un petit mal de tête.

Ouvrant légèrement les yeux sans bouger de ma position latérale, j'essaie d'apercevoir ce qui se passe au fond de la chambre. Bizarrement, elle me semble nettement plus grande. Une couche apparaît en retrait contre le mur du fond. Je distingue une silhouette assise qui me regarde fixement. Une jeune fille, une jeune femme ? Impossible à dire. De cette apparition sortent les petits gémissements que j'ai entendus auparavant.

Je dois rêver ou c'est mon imagination qui me joue des tours. Je me mords la langue pour confirmer être bien réveillée. Un goût de sang se répand dans ma bouche.

La silhouette ne bouge pas. Son regard fixe transperce l'obscurité. C'est comme si elle voulait me communiquer quelque chose. Sans aucun doute possible, c'est son odeur qui se répand dans l'espace.

Que faire ? Allumer et me lever pour aller vérifier ? Soudain, la figure humaine se met debout et semble vouloir s'approcher de mon lit. Mais elle est stoppée net dans son mouvement. Je réalise qu'elle est menottée. Ce qui veut dire qu'elle est prisonnière et certainement surveillée. Par quelqu'un. Quelqu'un qui peut me vouloir du mal.

Avant d'avoir pu prendre une décision quant à l'attitude à adopter, je perçois un léger grincement. Stupéfaite, je réalise qu'un mur coulissant se déploie et obstrue le passage vers ce coin secret. Mon mal de tête empire soudainement. Mon crâne semble exploser. Le trou noir.

C'est un rayon de soleil qui me réveille. La chambre est illuminée par la clarté du jour entrant par la fenêtre. J'ai dû oublier de tirer les rideaux... mais – non – il n'y avait ni fenêtre ni rideaux hier soir lorsque je me suis couchée !

Je n'arrive plus à me souvenir clairement de ma nuit. Je me rappelle notre sortie, mon ivresse, les escaliers. Soudain, les réminiscences se font plus précises. La chambre, mais oui, j'en suis certaine, la confusion des numéros, ma montée au cinquième

étage, la mansarde et cette étrange apparition au fond de la pièce.

Je me lève péniblement. Il est huit heures. J'ouvre la porte pour vérifier dans quelle pièce je me trouve. Numéro 207. Je n'y comprends plus rien. C'est impossible, il y avait un homme dans cette chambre cette nuit.

A l'évidence, j'ai dû faire un cauchemar. Pourtant, tout me semble si réel. Je tâte ma langue et ressent un léger picotement là où je me suis mordue. Il y a aussi cette odeur persistante qui me poursuit. Peut-on ressentir des fragrances quand on rêve ?

Il faut que je tire cette affaire au clair. Alors je passe en vitesse sous la douche, m'habille prestement et descends prendre le petit-déjeuner. Mes amies sont déjà attablées et me saluent gaiement. En voyant ma mine tristounette et soucieuse, elles me posent toutes sortes de questions. Je réponds évasivement, je veux d'abord m'assurer de quelques points importants avant de leur relater mon invraisemblable histoire.

Alors, une fois nos assiettes vidées, je prétexte un coup de téléphone important à donner (en fait je réalise par la suite qu'il n'y a pas de réseau dans ce

coin perdu) et remonte les deux étages jusqu'à ma chambre.

Tout est normal. Le lit défait, la salle de bains en désordre, ma valise posée sur un porte-bagages. J'ai bien dormi là et cependant...

Discrètement je grimpe les trois étages restant pour atteindre les combles. La petite galerie donne sur une paroi en bois. Seul le côté gauche laisse apparaître une porte anonyme. Pas de chambre numéro 507. Je suis perplexe. Je longe les murs, tous recouverts de panneaux boisés, cherchant une éventuelle ouverture. Rien. Soudain, la petite porte latérale s'ouvre et apparaît une personne se présentant comme Adam, homme à tout faire de l'hôtel.

Il me lance un regard étonné :

– Que faites-vous ici, Madame, me questionne-t-il. Vous vous êtes certainement trompée. Puis-je vous aider ?

Je bafouille, confuse :

– On m'a dit qu'il y avait la chambre 507 à cet étage et je crois que c'est celle de mon amie. Mais je ne la trouve pas.

– Désolé, il n’y a aucune chambre d’hôtel au dernier étage. Moi seul y loge.

– Pourtant, cette nuit, j’ai accompagné ma copine et j’ai bien cru ...

– Non, vous faites erreur. C’est certainement de la chambre 407 que vous voulez parler.

Devant mon air dubitatif, il ouvre spontanément la porte de sa petite cellule et m’invite à y entrer.

– Regardez, il n’y a que cette pièce où je dors et une salle d’eau attenante. Constatez par vous-même. Elle ne donne accès à aucun autre lieu et surtout impossible de la louer à un client.

Devant l’évidence je ne peux que reculer et renoncer.

Mais quelque chose m’obsède. Cet homme n’est pas net. Il doit avoir environ vingt ans. Son aspect ne concorde pas avec le métier qu’il est sensé exercer. J’ai observé ses mains ; elles ne correspondent pas au travail manuel qu’un homme à tout faire, tel qu’il prétend l’être, exerce. Son attitude hautaine, son élocution, un accent à peine perceptible, un je ne sais quoi de condescendant me paraissent suspects. Rien de vraiment concret, juste une intuition.

Il me semble aussi quelque peu familier. Je suis sûre d'avoir déjà vu son portrait quelque part. Là encore, aucune certitude, juste une impression de "déjà vu".

Lorsque je rejoins mes amies, mon air préoccupé ne leur échappe pas. Elles me questionnent et j'invente une réponse évasive, comme quoi j'ai de mauvaises nouvelles de ma maman, qui doit faire face à des investigations médicales suite à un petit malaise cardiaque. Ce qui est vrai, sauf la gravité exagérée que j'y attribue.

La journée promet pourtant d'être belle, avec un ciel radieux, une température idéale, des couleurs d'automne flamboyantes qui nous incitent à continuer l'exploration des environs.

Je mets de côté toute suspicion et décide de profiter pleinement de cette journée décontractée.

Adam

Décidément, elle nous apporte la poisse, cette femme. Fallait que je tombe pile sur elle en quittant ma chambre. Elle est maligne, aucun doute là-dessus. Va falloir jouer serré et ne pas lui laisser le temps de fureter partout. Heureusement que j'ai un plan B bien établi. Ce n'est pas parce que tout a échoué hier soir qu'on va laisser tomber.

Eva ne devait en aucun cas la voir. Pourquoi a-t-elle fait coulisser cette satanée paroi ? Tout est à recommencer. Il faut que j'arrive à la convaincre qu'il est indispensable d'impliquer cette "Hélène".

Je vais retrouver l'équipe sans tarder. Rien ne doit être laissé au hasard cette fois-ci. Je remplacerai bien Hélène par une autre personne, mais après toutes les recherches faites, c'est la seule qui convienne.

Pour l'amener ici aussi c'était un tour de force. Heureusement qu'elle ne se doute de rien. Son amie Clara n'avait guère le choix, après le chantage qui lui a été fait en menaçant sa famille. Cette tactique marche toujours. Elle a intérêt à se taire, je ne vais pas hésiter à mettre nos menaces à exécution. Mais

elle a fait ce qu'il fallait et l'a amenée ici, sa copine, comme exigé.

Faut dire aussi que cela fait des mois, voire des années, que nous mettons au point cette opération. Alors prudence.

Je sais qu'Eva a peur, mais au fond elle est consciente du fait que c'est l'unique solution pour la sauver. Je ne veux pas la perdre, on est unis depuis si longtemps. J'ai dû me résoudre à la confiner dans ce petit coin de chambre, pour sa propre sécurité. Je lui ai pourtant expliqué très précisément en quoi consistait l'opération et le but ultime de cette intervention, elle recule devant le risque. J'essaie de la rassurer. Ce qui est certain c'est que je vais tout tenter pour la garder en vie, afin d'agrandir notre dynastie et renforcer notre idéologie. Une société inédite va renaître grâce à notre grand Maître.

Pourquoi Eva est-elle devenue malade alors que moi je me porte bien ? Nous avons subi les mêmes traitements innovants tous les deux. Une réussite, secrète bien entendue. Pour le moment. Si le monde savait !

Je n'ai que vingt ans mais je suis venu au monde pour réussir là où mon illustre prédécesseur a échoué. Eva

aussi. Nous sommes nombreux, très nombreux, à partager le même but. Personne, en-dehors des initiés, ne soupçonne la finalité de cette entreprise.

Il faut y mettre quelques sacrifices, la loi du plus fort fait raison. Dommage que la première à payer le prix fort soit la petite dame que je viens de croiser. Hélène. Sa troublante ressemblance avec ma bien-aimée ne rend pas la tâche facile. Mais c'est justement à cause de cette similitude qu'elle – et elle seule – a été sélectionnée, bien qu'elle soit plus âgée. Même traits de visage, même corpulence, même couleur de peau et – encore plus intéressant – même groupe sanguin et une entière compatibilité de donneuse l'ont désignée après de longues et pénibles recherches.

Hélène

Malgré les rires et la bonne humeur de mes compagnes, malgré le paysage enchanteur et le magnifique lac de montagne que nous avons atteint, je n'arrive pas à me débarrasser du mystère entourant la nuit dernière.

Je tourne et retourne la situation dans ma tête. Je suis sûre d'une chose : je n'ai pas rêvé, ce n'était pas un cauchemar. Je m'oblige à évacuer le problème et à participer au mieux aux visites programmées.

Nos pas nous ont amenées sur les hauteurs. Après environ trois heures d'ascension, nous voilà devant un petit lac en forme de cœur, du limon tout autour, un glacier au fond. L'eau est glacée et d'une couleur gris-bleu inhabituelle. Nous avons apporté notre propre encas préparé à la maison et le dégustons assises autour d'une table et de bancs installés pile au bon endroit. La vue sur les montagnes déjà enneigées est magnifique et l'air d'une rare pureté. Quelques vaches paissent encore paisiblement, bientôt ce sera la désalpe.

J'oublie mes soucis. Nous décidons de faire le tour du lac, promenade facile qui dure une bonne heure. Puis nous entamons le chemin du retour, nous

arrêtant au passage dans une buvette accueillante entourée de chèvres. Elles nous accompagnent tout au long de la descente.

Retour à l'hôtel où nous changeons de tenue pour notre dernière soirée. Un restaurant gastronomique réputé pour ses plats accompagnés de fleurs et d'herbes sauvages nous attend non loin de là avec ses spécialités connues loin à la ronde.

Depuis mon rapide passage dans ma chambre, je me sens oppressée. Mon humeur dégringole, ça ne va pas. J'ai un mauvais pressentiment.

Je ne veux pas inquiéter mes amies, mais quelque chose me pousse aux confidences. Je leur relate tant bien que mal mes mésaventures passées, la rencontre avec Adam, l'homme à tout faire, la disparition de la chambre 507, la jeune femme dans le lit.

Elles ont l'air sceptiques, vu l'état dans lequel nous sommes rentrées. Elles attribuent les événements à une certaine ivresse et m'assurent que ça ne peut être qu'un cauchemar.

Toutes sauf Clara. Elle devient blanche comme un linge et rapetisse dans son coin. Elle ne pipe mot mais je vois bien à son mal-être que quelque chose

la tracasse. Afin de ne pas alourdir cette soirée et de finir notre petite escapade en beauté, je passe à un autre sujet et les réjouissances continuent dans une bonne humeur retrouvée, du moins en apparence en ce qui me concerne. Je questionnerai Clara plus tard.

Une amitié à cinq

Hélène et Clara se connaissent depuis la maternelle. Leurs parents étaient domiciliés dans le même quartier huppé d'une agglomération internationale située au bord d'un grand lac. Dans un pays neutre et prospère, relativement sûr et tranquille.

Le papa d'Hélène est patron d'une grande entreprise de constructions métalliques. Sa maman, passionnée de chevaux, tient un élevage réputé et participe régulièrement à des concours hippiques.

Les parents de Clara sont, tous deux, gérants d'un grand restaurant. Lui, chef réputé, dirige une équipe de fins cuisiniers, elle s'occupe de l'accueil de la clientèle et du service.

Les deux fillettes se sont connues à la petite école du quartier. Très vite complémentaires, elles ne se sont plus quittées. Toutes deux enfants uniques, elles ont trouvé l'une en l'autre la sœur tant désirée.

A l'école primaire, elles ont bien été séparées dans des classes différentes, mais cela n'a en rien changé leur attachement et leur amitié. A la récréation, lors de sorties, de fêtes, d'anniversaires, impossible d'apercevoir l'une sans l'autre.

A l'adolescence, il y eut bien quelques nuages et querelles, dues avant tout à des coups de cœur et rivalités amoureuses. A chaque fois cependant, elles se sont réconciliées et retrouvées.

Malgré leurs choix professionnels divergents, elles se sont inscrites à l'Université de leur cité. Pourquoi s'expatrier puisque les facultés de cette institution répondaient en tous points à leurs désirs réciproques ?

Hélène se dirige vers la diplomatie. Travailler dans une ambassade la séduit. Elle s'est inscrite en HEC.

Clara projette de devenir journaliste. Elle opte pour les Lettres.

C'est au Campus qu'elles rencontrent Julie, Anna et Béatrice. Bien que n'étant pas dans les mêmes filières académiques, elles se trouvent de multiples points communs et forment, à elles cinq, un petit clan soudé.

Que de sorties, de fêtes partagées, de visites et de vacances en commun ! Pendant longtemps tout s'est fait en groupe. Le club des cinq reconstitué.

La fin de leurs études apporte évidemment des changements. Chacune doit suivre dorénavant son propre chemin. Mais cela n'altère en rien leur amitié.

Avec les moyens modernes de communication il est facile de rester en contact. Elles s'échangent régulièrement les dernières nouvelles et chacune est au courant de la vie des autres.

Le premier stage d'Hélène dans une ambassade se déroule à Londres. Elle est ravie. Elle adopte rapidement cette grande cité où grouillent les activités. Son travail lui demande beaucoup d'investissement personnel. Elle est la collaboratrice personnelle de l'ambassadeur et se doit d'être régulièrement à son côté lors de réceptions, de dîners, de soirées. Elle se fait rapidement un cercle d'amis et se sent parfaitement chez elle à Londres. Elle rentre régulièrement dans son pays et revoit avec bonheur ses anciennes amies. Elle n'affiche aucun "petit ami ", elle a bien des flirts de temps à autre, mais se donne le temps de rencontrer la bonne personne.

On ne reste pas longtemps au même endroit dans la diplomatie. Après trois ans, elle est mutée à Berlin. Bien que triste à l'idée de quitter ses nouvelles racines, elle est enthousiaste de rallier Berlin, qu'elle a visitée il y a quelques années avec ses copines.

L'Ambassade lui a trouvé un joli petit appartement. Son travail consiste à organiser et mener à bien toutes les activités officielles de la Mission. Elle n'est heureusement pas seule à assumer ces responsabilités, elle partage ce job avec Werner, le secrétaire général, son supérieur. Jeune cadre chic et bon genre, mais avec un côté secret qu'elle découvre peu à peu. Sous ses airs sérieux et posés se cache un individu un peu fou, avide de vivre, fêtard à ses heures, croquant la vie et ses opportunités à pleines dents.

Leur activité commune les rapproche et quelques mois à peine après l'installation d'Hélène ils aménagent ensemble. Werner leur trouve un bel appartement en ville, leur évitant de longs transports en commun pour se rendre à leur travail. Lorsqu'ils veulent s'évader pendant leurs congés, ils louent une voiture. A de rares occasions ils peuvent profiter d'un des véhicules à disposition des diplomates.

Le mariage, auquel sont conviées - outre de nombreux invités - ses amies n'est plus qu'une formalité et la naissance d'une petite Andrea ne tarde guère.

Hélène se trouve prise dans un tourbillon. Clara, Julie, Anna et Béatrice la côtoient de loin, apercevant parfois des photos du couple dans un magazine ou dans une interview télévisée. Les contacts se font plus rares, mais les cinq copines se promettent de passer quelques jours ensemble pour leurs trente ans respectifs.

Une fois ses études de Lettres terminées, Clara s'inscrit dans une école de journalisme. Une longue année de stages et perfectionnements débute. Elle commence à écrire quelques articles dans un journal local. Elle ne trouve pas tout de suite un poste fixe, mais multiplie les stages dans diverses revues, journaux, magazines spécialisés en politique intérieure.

Lorsque se présente l'opportunité de rallier une formation à la télévision, elle n'hésite pas un seul instant. Elle en rêve depuis longtemps !

L'engagement temporaire se transforme en poste fixe. Elle est maintenant présentatrice du téléjournal. Elle aussi s'est mariée, après quelques années de fréquentation avec Benoît, bijoutier de la place. Tout son monde a été réuni pour cette belle cérémonie. Les amies de toujours se sont retrouvées comme si

elles ne s'étaient jamais quittées. Que de temps à rattraper ! L'arrivée de jumeaux, Théo et Emile, complète le bonheur du couple.

Clara poste souvent des messages à son amie Hélène. Leur intérêt commun pour la politique les rapproche et leurs expériences professionnelles spécifiques les enrichissent toutes deux.

Leur sortie de jubilé est programmée pour la mi-septembre. C'est Hélène, rodée dans ce domaine, qui prend en charge l'organisation.

Julie s'est greffée la première au duo formé par Hélène et Clara. Par un pur hasard, elle s'est trouvée sur la route des inséparables copines, lorsque Clara s'est fait arracher son téléphone portable par un jeune délinquant. Ni une ni deux, coursant le coupable, elle l'a non seulement rattrapé mais mis KO. Il faut préciser qu'elle est ceinture noire de karaté, sport qu'elle pratique assidûment depuis sa jeunesse. Julie est grande, robuste, sa peau claire et ses cheveux roux laissent deviner l'origine irlandaise de ses grands-parents.

Pour la remercier, Hélène et Clara lui proposent d'aller boire un verre. Dès lors, leur amitié s'est développée au fil du temps. Il faut la connaître, Julie,

avec son franc-parler, son fort caractère, ses mots parfois blessants. Sous sa carapace se cache pourtant une amie fidèle, prête à aider, joyeuse et entraînante.

Après des études de sociologie, elle s'est présentée au concours d'entrée de la Police judiciaire. Une dure formation l'attendait. Elle a tenu bon.

Une fois ses preuves faites, la voilà active dans le secteur des drogues. Elle est souvent confrontée à des situations dramatiques, oscille constamment entre prévention et répression. De nouvelles substances naissent tous les jours, il faut traiter avec les indics, infiltrer des réseaux, protéger la jeunesse.

Julie s'implique entièrement dans son métier. Sa vie privée consiste en quelques sorties avec Hélène, Clara et par la suite Anna et Béatrice. Aucun petit ami à l'horizon. Julie tient à son indépendance et ne veut impliquer aucune famille dans ses horaires diaboliques et les dangers de son travail.

Elle se passionne pour l'histoire, surtout les tragiques événements de la deuxième guerre mondiale. L'injustice la révolte. Le racisme la rebute. Eliminer un peuple à cause de son appartenance religieuse dépasse son entendement. C'est un peu pour toutes

ces raisons qu'elle a choisi d'entrer dans la Police. Justicière en son âme et conscience, elle veut sauver les opprimés, aider les reclus, protéger les plus faibles. Combat inégal relevé de jour en jour, mais Julie, en guerrière infatigable, s'obstine dans la voie choisie.

Son père, lui aussi policier, en est très fier et la soutient entièrement, malgré les dangers de cette profession et l'implication personnelle qu'on doit y apporter. Sa mère, secrétaire médicale, est plus nuancée ; elle aurait préféré que sa seule fille choisisse un métier plus facile. Elle vit dans une peur continuelle de perdre son enfant, d'autant plus que le frère de Julie, Edouard, s'est exilé aux Etats-Unis où il est devenu responsable d'une chaîne de fast-food.

Anna a rejoint le groupe lors d'une fête d'anniversaire. Son copain d'alors y avait été invité et elle l'avait accompagné. Timide, elle reste un peu à l'écart des réjouissances et observe avec intérêt le ballet des convives. C'est alors qu'un relent acre, à peine perceptible, l'attire à la cuisine. Anna a l'odorat particulièrement développé. Personne d'autre n'a détecté ce léger remugle. C'est l'huile restée au fond

d'une poêle qui a pris feu. Sans paniquer, Anna la recouvre d'un grand couvercle attrapé sur le plan de travail. Le feu s'éteint de suite. Le tintamarre attire quelques invités. Réalisant que grâce à elle une catastrophe a été évitée, tous se mettent à la féliciter et à la remercier.

Par la suite Anna s'intègre naturellement dans le groupe déjà formé. Elle étudie la biologie.

Son père est décédé juste avant qu'elle n'entame ses études. Sa mère, Allemande, tient un salon de coiffure et peine à nouer les deux bouts. Elle est l'aînée de trois filles et connaît parfaitement le fonctionnement parfois compliqué de l'esprit féminin.

Une fois ses études terminées, elle intègre un groupe de recherche sur le cerveau d'une grande université. Ce qui suscite particulièrement sa curiosité, ce sont les interactions occasionnées par les diverses fragrances sur cet organe essentiel et mystérieux. Retours plaisants et envoûtants ou, au contraire, repoussants et répugnants. Se trouver soudain propulsé dans des souvenirs d'enfance en humant un parfum de gâteau aux pommes, se revoir au bord de la mer en sentant une vague odeur d'ambiance

marine, se promener dans un parc fleuri au printemps en respirant une senteur de rose.

Lorsqu'un parfumeur célèbre lui propose de participer à l'élaboration d'une nouvelle essence, elle n'hésite pas une seconde. Ce n'est pas un nouveau travail, mais une occupation accessoire, prise sur son temps libre, mais qui la passionne.

Anna vit avec Karl, lui aussi d'origine allemande. Ils se sont connus il y a peu et n'envisagent guère de convoler en justes noces pour le moment. Pas le temps. Outre son occupation au laboratoire de recherche, sa passion de "nez", son couple, Anna doit gérer la vie de son petit garçon de cinq ans, Romain, né d'une précédente relation.

Pourtant elle garde un contact régulier, bien qu'espacé, avec ses anciennes amies. Elle se réjouit particulièrement du répit que lui accordera leur weekend à cinq.

Parlons maintenant de Béatrice. Arrivée de son Brésil natal à l'âge de douze ans, elle a rapidement acquis les rudiments de français et a suivi, avec une année de retard, la scolarité obligatoire. Son père est traducteur dans une grande multinationale, quant à sa mère elle est pâtissière.

Béatrice est très belle, métissée, une peau cacao mate, des mouvements gracieux, une chevelure ondulée noire qui luit au soleil. Pourtant, elle est timorée, doute souvent de ses capacités, gère mal d'être le point d'intérêt. Probablement des réminiscences d'écolière, où elle était souvent mise de côté soit par l'ignorance de la langue, la couleur de sa peau ou la différence de son éducation.

Intelligente, elle a pu poursuivre ses études en Lettres et a opté pour l'enseignement au degré secondaire. Elle est professeur d'espagnol et d'anglais.

Sa rencontre avec les quatre autres copines s'est faite lors d'une occasion plutôt comique. Le bal de fin d'année battait son plein. Béatrice avait revêtu une belle robe confectionnée par ses soins. Elle était resplendissante. En se levant pour aller danser, elle ne s'est pas aperçue qu'un méchant clou dépassait d'un des pieds de sa chaise. Sa longue jupe s'y accroche et se déchire de haut en bas. Béatrice devient rouge écarlate, elle ne sait plus où se cacher, se rassied péniblement sur son siège en tentant de camoufler sa demi nudité. Hélène, assise un peu plus loin, a suivi la scène comme tant d'autres. C'est la

seule à se lever précipitamment et à offrir galamment son grand châle à la malheureuse pour qu'elle puisse s'y envelopper. Puis elle l'accompagne au vestiaire. Il doit bien y avoir un moyen de remédier au désastre.

Béatrice est en pleurs. Quelle honte, elle qui aime la discrétion, la voici le point de mire de tous.

Apercevant Hélène, Clara, Julie et Anna se précipitent elles aussi pour aider l'infortunée.

Avec quelques épingles à nourrice, une large ceinture noire et plusieurs points de couture donnés par la responsable de la garde-robe, le désastre se transforme en réussite. Le châle rouge se convertit en ravissante longue jupe, la ceinture faisant ressortir la finesse de la taille. Un chapeau melon noir complète le tableau et donne un air de gitane à Béatrice.

C'est ainsi qu'un cinquième élément se greffe sur le groupe d'amies.

Béatrice s'est mariée à peine ses études terminées avec Alex, banquier responsable d'une succursale d'une grande institution de la place.

Le couple a trois enfants : Jeanne sept ans, Colin six ans et Caro quatre ans.

Béatrice est très assidue et prend régulièrement des nouvelles de ses amies. Elle ne les revoit que rarement, mais un lien indestructible l'attache à ses secouristes ! Quelle joie de les retrouver en septembre !

Hélène

C'est en rentrant à l'hôtel, après notre copieux repas, que la crise éclate.

Clara s'arrête soudain et se met à sangloter.

Nous restons pétrifiées devant ce rapide revirement et la prenons dans nos bras.

– Raconte-nous, implore Béatrice toujours maternelle, que t'arrive-t-il ?

Clara se mouche discrètement et, tout en essuyant ses larmes, nous résume les faits suivants :

– C'est par rapport à ce que tu nous as raconté, Hélène. Oui, les événements de la nuit passée, le mystère de la chambre 207, ta rencontre avec cet homme bizarre, Adam. Je jure que je ne sais pas de quoi il s'agit mais, malgré moi, j'y suis pour quelque chose.

– Toi, s'exclame Julie, c'est impossible. Comment pourrais-tu être impliquée ?

– C'est compliqué, réplique Clara, je ne voulais pas, ils m'ont obligée...

– Qui t'a obligée et à quoi, intervient à nouveau Julie.

– Laissez-moi expliquer, chuchote Clara d'une voix à peine audible.

– Il y a quelques semaines, en rentrant de mon boulot, juste devant ma maison, me voilà accostée par deux inconnus. Ils ne m’inspirent pas de crainte, ils semblent être des personnes banales. Bien habillés, polis, corrects. Je pense naïvement qu’ils veulent juste un renseignement.

– Vous êtes bien la présentatrice du téléjournal Clara ?

– Oui, mais pourquoi...

– Votre meilleure amie s’appelle Hélène et travaille à Berlin ?

– ...

– Alors écoutez-nous bien.

Ils commencent à me serrer de près. Une peur sournoise s’insinue progressivement en moi. Que me veulent-ils ?

Sentant mon angoisse, l’un d’entre eux reprend :

– On ne vous veut aucun mal. C’est juste un petit service qu’on vous demande. On sait que vos amies et vous envisagez de passer un weekend sur le bord du lac d’Annecy pour fêter vos anniversaires. J’ai raison, n’est-ce pas ?

Comment peut-il être au courant ? Comment connaît-il mes amies et nos projets ?

Il continue :

– Voilà, on veut que vous bouleversiez vos plans. Vous devez absolument convaincre votre petit groupe de changer d'endroit et de programmer votre sortie au 15 septembre.

– ...mais...

– Je ne vous demande pas votre avis. Vous allez toutes vous rendre à l'endroit indiqué sur cette carte, vous verrez c'est très agréable. C'est un ancien hôtel tout en bois dans une magnifique région de montagne. Pas loin d'ici. C'est calme et reposant. Il y a de belles excursions à faire. Vous arriverez aisément à convaincre les autres.

Je reste bouche bée, je n'y comprends rien.

– De toute façon, vous n'avez pas le choix. Ici ou ailleurs, qu'est-ce que cela peut bien faire ! Nous connaissons tout de vous, de votre activité, de votre famille. Nous avons aussi pris de jolies photos de votre petite Andrea. Alors, ne faites aucun faux pas et ne vous avisez pas d'informer la police ou qui que ce soit d'autre. Ni vos amies et surtout pas la belle Julie. On saura vous retrouver le cas échéant et vous faire payer votre trahison.

La menace est claire. Je suis pétrifiée. Ces hommes connaissent tout de moi, de nous. Je ne comprends pas les raisons qui les poussent à nous acculer ainsi. Ils disparaissent aussi silencieusement qu'ils sont apparus.

J'ai tourné et retourné le problème dans ma tête pendant des jours. J'ai hésité, je me suis révoltée. C'était inutile, j'ai fini par céder et vous faire changer de plan. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Je ne comprends toujours pas ce qu'ils te veulent, cette bande, Hélène. Mais quand tu nous as raconté les événements de la nuit dernière, j'ai vraiment commencé à avoir peur.

Nous restons sans voix. L'évidence nous frappe. Je n'ai pas fait de cauchemar, je n'ai rien inventé, des faits bizarres et programmés se sont bel et bien passés la dernière nuit.

J'en veux tout de même à Clara de sa duperie, de son manque de confiance, de sa lâcheté. Mais qu'aurais-je fait à sa place ? De toute façon, il est trop tard pour les regrets.

Comment sont-ils au courant de tous ces détails sur nous, comment nous connaissent-ils, que veulent-ils ?

Ce sont les questions qui fusent.

Seule Julie émet une hypothèse :

– Ils t’auront repérée dans des magazines people, suppose-t-elle et ensuite ils auront enquêté sur toi, pour des raisons que nous ignorons. C’est facile de nos jours d’infiltrer tes données personnelles, les ordinateurs sont perméables. Les journaux ont certainement parlé de toi, de ta vie, même si tu restes très discrète. Ils doivent avoir des informateurs.

– Mais pourquoi, pourquoi moi ?

Personne n’a de réponse.

– De toute façon, on ne peut rien faire ce soir. Rentrons à l’hôtel, suggère à nouveau Julie. Il est près de minuit, on est dans un endroit perdu, il n’y a pas de poste de police à proximité, nous n’avons pas de voiture. Les rares restaurants sont fermés. La réception est déserte à cette heure, et surtout, comme nous l’avons découvert, aucun réseau de téléphonie mobile n’est disponible. Alors que faire ?

Elle a raison, Julie. Si ces hommes nous ont attirées ici, c’est pour une raison précise. Nous allons devoir nous montrer prudentes. J’ai vraiment peur. Il reste une nuit à passer dans cet hôtel.

– Voilà ce qu'on va faire, déclare à nouveau Julie, la mieux placée pour évaluer la situation.

– On va quitter l'hôtel dès notre réveil. Plus tôt sera le mieux, puisque c'est précisément ici qu'on t'a attirée, Hélène. Pour l'heure impossible de te laisser dormir seule. Je vais chercher quelques affaires et te rejoindre dans ta chambre. Vous ne le savez pas, mais j'ai une arme...

– J'ai juste un lit à une place, où vas-tu te coucher ?

– Il y a bien un divan, non, alors le problème est réglé. On va toutes essayer de passer une nuit calme, Hélène, surtout n'ouvre à personne en m'attendant et ne traîne pas.

Son discours sensé nous a quelque peu apaisées. Pour se rassurer, Clara, Anna et Béatrice décident d'un commun accord de se regrouper dans une seule chambre au premier étage.

Julie

Je me dépêche de rassembler le nécessaire. Anna, qui partage la chambre avec moi, fait de même pour rejoindre Clara et Béatrice.

Le temps de trouver ma chemise de nuit, mes affaires de toilette, une lampe de poche (j'en ai toujours une avec moi), mes médicaments et je suis prête. Cela ne m'a pris que quelques minutes.

L'ascenseur se fait prier. Bizarre, il n'y a personne d'autre à s'en servir à cette heure tardive. Je grimpe l'étage qui me sépare du deuxième quatre à quatre. J'y arrive rapidement, tourne à droite dans le long couloir et repère la chambre 207. Je frappe discrètement :

– C'est moi, ouvre vite !

Pas de réponse. Peut-être qu'Hélène est aux toilettes ou en train de se changer. Je tape un peu plus fort. Rien. Je m'impatiente. J'essaie d'ouvrir la porte, mais elle est verrouillée. Je tambourine cette fois avec force contre la cloison. Aucune réaction. C'est bizarre, Hélène vient de monter. Un mauvais pressentiment s'empare de moi.

Aucun bruit ne me parvient des chambres voisines. A la réflexion, depuis notre arrivée, nous n'avons

croisé personne. Sauf Hélène qui a vu sa chambre occupée par un quelconque bonhomme et ce bizarre homme à tout faire : Adam.

Je n'ai pas suivi une formation de policière pour rien. Je sors ma carte de crédit, quelques manipulations et la porte d'ouvre. Sur une chambre vide. Où est passée Hélène ?

Adam

Les cinq amies sont parties se promener. Tant mieux, cela nous laisse la liberté de peaufiner notre plan.

Je prends l'ascenseur pour descendre au sous-sol. Sous la plaque de l'installateur est caché un petit bouton permettant d'y accéder à l'aide d'une clé spéciale. C'est la seule entrée excepté un tunnel secret creusé sous le jardin. Les escaliers ont été supprimés.

Un long corridor blanc, à peine éclairé, m'accueille. Une enfilade de pièces à droite et à gauche. Une salle d'opération. Je me dirige vers le fond. La porte de la dernière pièce est ouverte.

Eva, diaphane et à moitié endormie, est couchée sur un lit d'hôpital. Je l'ai amenée ici tôt ce matin. L'équipe médicale qu'elle connaît depuis longtemps s'est occupée d'elle tout au long de la journée. Il y a urgence maintenant. Enormément de préparations sont nécessaires avant l'intervention.

Eva sent ma présence. Quelque chose d'indestructible nous réunit depuis toujours. Par-delà toutes les frontières, même celle de la mort. Elle sourit tristement, sa blancheur n'est pas seulement due à sa dégradation physique, mais aussi à sa peur.

Elle est terrifiée. C'est vrai que l'opération qu'elle va subir n'a été tentée que récemment sur des humains.

Je la rassure du mieux que je peux. Bien qu'un doute s'empare de moi, je la persuade que tout est sous contrôle. Le chirurgien qui va s'occuper d'elle travaille avec l'équipe de notre grand ponton Heinrich depuis très, très longtemps.

Eva a dix-neuf ans, moi vingt. Si nous sommes nés, c'est grâce à ce grand scientifique. Il est vieux maintenant et a connu la deuxième guerre mondiale. Dont il a tiré ses propres enseignements. C'est sous sa conduite que nous avons été élevés. Il nous a tout appris. Nous lui sommes dévoués corps et âmes. Depuis plus de quarante ans, un groupe s'est constitué autour de lui. Partageant ses idées et son but.

Notre naissance reste un mystère. De fait, nous n'existons pas. Dans aucun document officiel, aucune mairie, aucune école.

Vous souvenez-vous de la naissance de Dolly, la première brebis clonée ? Heinrich a procédé à des tentatives similaires depuis bien plus longtemps. En avance sur tous ses concurrents. Il procédait à ses essais en secret, le sujet était encore tabou.

Je suis né une année, Eva deux ans après cette réussite que le monde admirait. Tous deux par clonage. Personne n'en a rien su. La finalité de ces renaissances ne devait apparaître que bien plus tard. Nous n'en sommes qu'à mi-parcours. Il reste beaucoup d'obstacles à franchir.

Heureusement que personne n'a remarqué, jusqu'à présent, nos ressemblances avec nos géniteurs. Je suis identique en tous points à l'homme dont on a prélevé quelques cellules afin de les cloner. Quelques cellules précieuses provenant d'un souvenir gardé par Heinrich depuis des années : quelques cheveux. La même chose est valable pour Eva. Elle revit grâce à de petits bouts d'os retrouvés après la guerre.

Nous sommes issus d'Adolf Shrek et de Fiona Cruella, sa compagne.

Après avoir quitté Eva en lui promettant de revenir avant de regagner les étages, je me rends dans le bureau de Heinrich. Il a dépassé les quatre-vingts ans, mais reste solide comme un roc. Il a gardé toutes ses facultés intellectuelles. Le projet qu'il a développé et dont nous faisons partie intégrante est l'œuvre de sa vie.

Il ne se lève pas quand j'entre. Il me fixe de ses yeux bleus perçants et me détaille de haut en bas.

– Cette nuit a été un échec. Il ne reste plus qu'aujourd'hui pour réussir. Ne me déçois pas, l'avenir du monde est entre tes mains. Entre vos mains, toi, Eva et notre équipe.

Tu réalises qu'il est urgent de modifier le genre humain ? Tu as reçu une éducation assez poussée pour concevoir que nous courrons à notre perte si rien n'est changé. Des guerres partout, la richesse d'un côté, la pauvreté de l'autre. Afin de survivre les populations en viennent à s'entretuer. Ce n'est que le commencement. La démographie galopante ne va pas s'arrêter. Comment nourrir tous ces peuples, comment survivre, comment diriger des croyances, des races, des caractères si divers ? L'unique solution c'est celle que nous avons choisie : privilégier une seule race d'élus. Ce que voulait ton géniteur Shrek lors de la première guerre mondiale, Les théories de fraternité, d'égalité et d'antiracisme ne font pas leurs preuves sur le long terme.

Nécessité fait loi. Dans tous les règnes. La loi du plus fort. Les plus forts, c'est nous.

Dès qu'Eva sera remise sur pied, votre programme commencera.

Je ne peux qu'adhérer à ces concepts. Ils sont devenus miens.

Notre programme inclut des armes ultra sophistiquées, des interventions rapides aussi bien physiques que psychiques, des produits bien plus inquiétants que les gaz utilisés dans les camps, des moyens directs de contaminations universelles,

Après avoir quitté Heinrich, je retourne voir ma bien-aimée. Je lui explique encore une fois, patiemment, comment va se dérouler l'intervention sensé la sauver. Pour cela nous avons besoin d'Hélène.

C'est la donneuse parfaite. Trouvée après des années de recherches intensives. Dénichée grâce à Internet et ensuite à l'exploration de son ADN.

– Tu sais que nous avons réalisé avec succès cette intervention tout d'abord sur de nombreux animaux, dont des singes et ensuite sur plusieurs humains. Après les premiers échecs, nos interventions présentent un taux de réussite de près de 100%.

On va t'endormir. Tu vas partir dans des rêves rassurants et agréables grâce à notre programme de contrôle des influx nerveux.

C'est ton corps qui est malade. Pas ton cerveau.

N'aie crainte, la séparation s'effectuera avec beaucoup de minutie. Ta moelle épinière sera protégée. On va faire de même avec Hélène. Seulement elle, elle ne va pas survivre.

Tu sais que ta précieuse tête sera implantée sur le corps de la donneuse. Elle te ressemble beaucoup. Même taille, même corpulence, même finesse. Tu t'y feras rapidement. Bien sûr, elle a dix ans de plus que toi, mais en l'état actuel son corps est bien mieux conservé que le tien.

Pourquoi ton anatomie s'est-elle soudainement dégradée ? Impossible à dire. Peut-être un léger défaut dans une des cellules clonées.

Mais tu resteras bel et bien Eva, même avec un nouveau corps. Nous pourrons avoir des enfants et contribuer à la continuation de notre lignée. Le peuple qui va naître, que nous dirigerons avec l'aide de Heinrich et de ses adhérents, est sur le point de devenir réalité.

Hélène semble rassurée. Ses yeux se ferment, elle s'endort. Je m'en vais sur la pointe des pieds.

Julie

Je hurle. Clara, Anna et Béatrice accourent. La pièce vide nous fait face, ouverte sur rien ni personne. Nous nous regardons, effarées et stupéfaites.

Comment est-il possible que notre amie Hélène ait pu disparaître si rapidement ? Nous venions de nous quitter, il ne m'a fallu que quelques minutes pour grimper l'étage séparant nos chambres et la voici envolée.

Nous inspectons soigneusement la pièce, la salle de bains, les murs, à la recherche du moindre indice. Rien. Ses affaires sont toujours là, sa valise, ses habits, ses produits de toilette.

Soudain nous retrouvons le sac à main qu'elle portait tout à l'heure, jeté négligemment dans un coin. Il est intact, portefeuille, portemonnaie, photos, ainsi que tout le petit bazar transporté par chacune d'entre nous, tout y est.

Mues par la même idée, nous nous lançons dans l'escalier pour atteindre le fameux cinquième étage, avec son étrange chambre 507. Chou blanc. Il n'y a aucune chambre, même la petite pièce décrite par Hélène, d'où est sorti cet homme à tout faire du nom d'Adam, a disparu. Nous tâtons le mur de planches

qui en fait le tour. Nous tapotons, à l'écoute d'un son quelque peu différent, nous collons nos oreilles contre la paroi pour y déceler d'éventuels bruits.

Un effluve particulier parvient à notre conscience, mais ce n'est pas la fragrance d'Hélène. C'est une vague odeur de vanille/abricot mentholée. C'est Anna qui l'a humée en premier.

Elle s'exclame :

– Rappelez-vous, Hélène nous a parlé du parfum que dégageait cette jeune femme aperçue dans le coin de sa chambre. Celle qui semblait vouloir lui dire quelque chose et qui la regardait fixement. Celle qui était menottée au lit

Maintenant qu'elle le dit, je m'en souviens parfaitement. Nous tombons toutes d'accord, cette inconnue existe bel et bien et a séjourné pas loin d'ici.

Que faire, notre amie est forcément dans cet hôtel, cachée quelque part. Entre le moment où nous sommes retournées ensemble au chalet et celui de la disparition mystérieuse d'Hélène, aucun bruit de moteur, aucun son incongru, aucun cri ne nous ont alertées.

Nous décidons d'inspecter tous les étages. Pour cela, nous nous divisons en deux groupes : Clara et Béatrice, Anna et moi.

Au quatrième, nous ouvrons les portes accessibles l'une après l'autre. Nous hurlons le nom d'Hélène à pleins poumons. Tant pis si nous réveillons d'autres hôtes. Mais rien ne bouge. Tout reste silencieux. Bizarre, logiquement il aurait dû y avoir des réactions, des réclamations, des visages inquiets ou furieux apparaissant çà et là. Rien. Les chambres, toutes identiques, sont vides. Pas seulement vides d'occupants, mais vides tout court. Aucun lit, aucun meuble.

Les autres niveaux présentent la même déficience. Comment se fait-il que nous n'ayons jamais remarqué l'absence de touristes ? Il n'y a que nos chambres, sises au premier étage et celle d'Hélène, au troisième, qui sont agencées.

L'hôtel est déserté. La réception est vide. Nos cerveaux tournent à cent à l'heure. Que faire ?

Apercevant le téléphone fixe de l'accueil, Clara le soulève. Bonne réaction, il faut avertir la Police. Aucun son n'échappe de l'appareil. Les lignes sont coupées.

Il nous reste à explorer le sous-sol. Il y en a obligatoirement un. Cet hôtel doit bien posséder des cuisines, une buanderie, des entrepôts, des caves.

Malgré notre recherche assidue, nous ne trouvons aucun passage pour y accéder. Peut-être l'ascenseur y mène-t-il ? Nous jetons un rapide coup d'œil dans la cabine, tout en gardant la porte ouverte. Il n'y a pas de bouton au-dessous du rez-de-chaussée.

Il faut absolument localiser notre amie. Nous ne pouvons attendre le matin. On est toutes sûres qu'elle court un grand danger.

Anna s'agite. Elle me demande de rouvrir la porte de l'ascenseur.

– Sentez, s'exclame-t-elle. Il y a de nouveau cette bizarre odeur vanille/abricot/menthe.

Effectivement, presque imperceptible pourtant, nous arrivons à humer cette légère senteur inhabituelle. Ce qui veut dire que la fille porteuse de ce parfum a transité par le monte-charge. Pour aller où ? D'elle non plus, aucune trace.

Nous ne sommes pas plus avancées pour autant. Il y a des secrets que cet endroit veut nous cacher.

Soudain les lampes s'éteignent. Il ne manquait plus que ça ! Sans lumière, impossible de se diriger. Julie porte bien sûr toujours sa lampe de poche, mais nous ne voulons pas la solliciter trop longtemps de peur de la voir s'éteindre.

– Allons au jardin, suggère Anna, peut-être qu'il y a une cache à l'extérieur. La nuit est claire et on y verra au-moins quelque chose.

Nous sortons prudemment l'une derrière l'autre. Julie prend la précaution de caler la massive porte d'entrée afin qu'elle reste ouverte. On ne sait jamais, ce bâtiment diabolique nous réserve peut-être encore d'autres surprises.

Le parc est faiblement éclairé par un rayon de lune timide et les étoiles. Un silence lourd règne. Nous nous mettons à chuchoter.

– Mieux vaut rester ensemble, énonce Clara, tu as toujours ton pistolet Julie ?

– Aucun souci, il est dans la poche de ma veste. Mais tu as raison, restons groupées.

Nous explorons les lieux avec précaution. Rien. Le parc est étonnamment bien entretenu, le gazon tondu, les arbres élagués, les feuilles mortes entassées dans un coin.

Au fond, une grande haie délimite la propriété. Nous en longeons les bords lorsque soudain, Anna s'arrête.

– Voilà de nouveau cette senteur, déclare-t-elle. Elle provient de là-bas, dans le taillis.

L'odeur est imperceptible pour nos narines inexpérimentées. Mais Anna est catégorique, elle sent des effluves sortir de quelque part.

En s'approchant, nous découvrons, sous une grande pierre, un trou muni d'une grille permettant d'accéder à un tunnel. Vraisemblablement un conduit d'aération. Tout juste assez grand pour laisser passer une personne mince et agile.

– Peut-être aussi une entrée secrète au sous-sol, intervient Clara. Il faut l'explorer.

Le mystère s'épaissit. Cela commence à devenir extrêmement dangereux. Comme aucune autre piste ne semble se présenter, nous n'avons pas le choix. C'est prendre le risque de se faire attirer dans un piège ou alors abandonner.

– OK, on y va, répond Julie. Mais moi d'abord, je suis armée. Il faut aussi qu'il y en ait une de vous qui reste dehors, à faire le guet, à nous alerter si quelque chose se passe et à avertir les autorités si nous ne revenons pas.

C'est Béatrice qui restera à l'extérieur. Anna nous est indispensable par son odorat, Clara connaît le mieux Hélène et ses habitudes, quant à moi je suis de la police.

Nous avançons péniblement en rampant dans cet étroit canal. C'est plein de poussière et de toiles d'araignées. Je déteste les araignées et sentir leurs filaments dans mes cheveux me fait frémir.

Pendant un long moment, nous n'apercevons rien. Le tube est enterré. Puis une faible lumière commence à scintiller. J'évalue que nous avons parcouru la distance séparant le trou d'accès de l'hôtel.

Soudain la lumière se fait plus intense sous nos pieds. Sous le grillage je distingue un long corridor sombre. Accroupie, j'avance lentement, sans faire de bruit, Clara et Anna sur mes talons.

Des branchements amènent régulièrement à d'autres pièces. Seule je les explore. La plupart sont vides. Le bout de la galerie est proche. Jetant un coup d'œil à ma gauche, j'aperçois, sous mes pieds, un grand bureau confortable. Tout autour des dispositifs divers : ordinateurs de dernière génération, caméras surveillant du personnel dans un vaste espace clair, grands écrans détaillant des vues prises par "Google

Earth". Et d'autres, dont j'ignore l'utilité. Un vieil homme est assis dans le fauteuil en cuir derrière une imposante table en bois. Il sommeille. Ses cheveux, coupés ras, laissent deviner sa blancheur. Il semble tout ridé, mais impose par sa carrure et sa taille. Retournant sur mes pas je me dirige vers la droite.

C'est alors que j'aperçois une grande salle. Visiblement une salle d'opération. Une infirmière s'y affaire. Elle prépare certainement une intervention. A côté apparaît une petite chambre avec un lit d'hôpital. Sur lequel est couchée une forme couverte d'un drap jusqu'au menton. Loin derrière moi Anna s'impatiente :

– Je la sens à nouveau, cette odeur, elle provient de là-dessous, chuchote-t-elle.

Moi aussi, maintenant, je perçois distinctement ce drôle de parfum. La personne allongée sur ce lit doit être celle qu'Hélène a aperçue. Sans aucun doute c'est elle qui va être opérée.

Mais alors, que vient faire notre amie là-dedans ? Pourquoi a-t-elle été enlevée ? Que va-t-on lui demander ?

Je rampe toujours. Mais où est-elle, ils ont bien dû la cacher dans ce sous-sol ?

Enfin je l'aperçois. Dans une sorte de cellule mal éclairée. Menottée à une chaise en bois. J'essaie d'attirer discrètement son attention. Hélène ne m'entend pas, elle est plongée dans ses pensées.

Personne aux alentours. Je gratte un peu plus fort le treillis me séparant d'elle. Enfin, intriguée, elle lève la tête. Lorsqu'elle m'aperçoit avec, derrière moi Anna et Clara, elle fait un bond sur sa chaise. Catastrophe, elle a oublié les menottes. La chaise tombe et elle avec.

Nous restons pétrifiées, persuadées que quelqu'un va accourir. Rien ne se passe. Alors j'essaie de casser le grillage avec mes pieds. Il résiste. Je me sens idiote et impuissante.

Clara vient à ma rescousse. Comme par magie elle sort un couteau suisse de sa poche. Il ne nous a jamais été aussi utile.

Lorsque le carré découpé est assez grand, je le tords et saute souplement sur le sol. Aucun bruit autre que nos souffles haletants n'est perceptible. Ma formation de policière m'a donné des automatismes. Je dispose toujours de menottes et d'une clé universelle. Bien utile en cette occasion. Je délivre aussi vite que possible Hélène de ses entraves et lui

fait signe de nous suivre. Heureusement elle ne semble pas droguée. Elle hoche la tête et se joint à moi. Anna est restée dans le boyau. Afin de lui permettre d'attraper le bord de la grille, Hélène grimpe sur mon dos.

A ce moment précis, la porte s'ouvre sur... aucun doute, ce ne peut être que l'homme à tout faire, Adam. Il me semble très jeune. Quelque chose de malsain se dégage de sa personne. Une longue mèche de cheveux bruns lui traverse le front. Au-dessus de ses lèvres une moustache encore peu fournie apparaît.

A qui me fait-il penser ce mec ? Il me semble familier, mais je n'arrive pas à lui coller une identité.

– Shrek, me chuchote la voix d'Hélène. Il lui ressemble à s'y méprendre.

Elle réussit à s'agripper et avec l'aide d'Anna et de Clara elle se hisse à l'intérieur du conduit.

L'homme s'apprête à pousser un cri. Mais je le devance, lui balance une prise de karaté apprise à l'école de police et l'immobilise à terre. Il se débat tant qu'il peut mais n'arrive pas à se libérer. Je pourrais le tuer...

Finalement je me contente de l'assommer. Je redresse la chaise, l'assieds dessus et referme promptement les menottes sur ses poignets. Il sera tranquille pour un bon moment. Si personne d'autre ne vient.

Ce qui n'est pas le cas. Des pas précipités se font entendre. Apparaît une petite infirmière toute blonde. Elle s'arrête pile à notre vue. Elle se tourne et s'apprête à se sauver en poussant un petit cri. Avant qu'elle réalise ce qui lui arrive, je la neutralise. Je lui colle le sparadrap recouvrant la bouche d'Hélène sur les lèvres et lui assène encore un coup sur la tête. Pour plus de sûreté.

Il est temps de filer en vitesse. Malgré les mains tendues de mes copines je n'arrive pas à atteindre le bord de notre galerie, Mon cerveau tourne à toute vitesse.

Poussant le clone de Shrek – Adam - d'un coup sec, je libère la chaise et m'en sers pour arriver à la bonne hauteur. Elles se mettent à deux pour me hisser. Il était temps.

– Filons avant que quelqu'un ne donne l'alerte, on n'a pas beaucoup de temps.

Malgré nos efforts nous n'avancions pas vite. C'est Clara qui est en tête de file. Nos pantalons sont troués et nos genoux écorchés. Nos mains saignent de partout. Il ne faut pas s'y attarder, la douleur cède sous l'urgence de la situation.

Le trajet nous semble interminable ! Pourvu que nos deux prisonniers n'aient pas été découverts.

Finalement une pâle lueur apparaît. Une ombre nous attend au bout : Béatrice.

Elle nous aide à sortir de ce trou que nous recouvrons de la grille intacte.

Il faut filer.

– Où se cacher ? Dès qu'on se sera aperçu du contre-enlèvement de notre amie, on va avoir droit à une chasse aux sorcières. Le premier endroit à être fouillé sera le parc et ses environs.

– Si on se cachait dans l'hôtel, suggère Hélène, ils ne penseront jamais qu'on y sera retournées.

Ce n'est pas une mauvaise solution. Nous n'avons guère le choix.

L'hôtel est toujours silencieux. L'une derrière l'autre nous franchissons la porte – que nous laissons ouverte – et nous faufileons à l'intérieur.

Mais où trouver refuge ? Peut-être que nos ennemis ne vont pas y penser avant d'avoir ratissé l'extérieur, mais ils vont tout de même finir par venir fouiller par ici.

Dans les chambres vides aucune chance de pouvoir se dissimuler. Les pièces où nous avons séjournées seront, elles aussi, mises à sac. L'ascenseur n'offre aucune possibilité. Reste...

- La chambre 507 s'exclame Hélène !

J'interviens :

- Il n'y a plus de chambre 507, elle est barricadée par une cloison impossible à ouvrir.
- Si, répond mon ami, je sais comment faire.

Tout en nous dirigeant vers les combles, elle nous explique avoir épié le fonctionnement ingénieux pour isoler la cachette des yeux indésirables.

Arrivées devant la cloison, elle s'accroupit, soulève une planche du parquet et libère une petite boîte électronique sur laquelle il faut taper un code.

Sans hésitation, elle inscrit les sept chiffres et signes nécessaires.

Nous sommes admiratives.

– Comment connais-tu ce système et comment as-tu fait pour te souvenir du cryptogramme demande Béatrice, stupéfaite.

– En résumé, lorsque j'ai été enfermée, j'ai observé tous les détails qui pouvaient me servir à fuir. Adam, alias Shrek, a bien essayé de me droguer, mais j'ai déjoué sa tentative et recrachant discrètement le médicament dans ma main. Il n'y a vu que du feu ! Ensuite j'ai fait semblant de m'assoupir. Vous savez que je fais de l'autohypnose et cela permet à mon corps de devenir mou et insensible.

Lorsqu'ils ont estimé que je devais être comateuse, ils ont soulevé mon bras, ma jambe. Ils ont dû être convaincus que je n'étais plus qu'une poupée de chiffons.

Mes yeux à peine ouverts m'ont permis de suivre leur manœuvre pour tout d'abord ouvrir la porte et ensuite faire coulisser la paroi cachant leur installation secrète. Comme il me croyait endormie, Adam a énuméré à haute voix, en allemand, les chiffres et symboles du code à son acolyte. Etant donné que j'habite Berlin, j'ai bien sûr tout compris.

Pour retenir ce code compliqué, j'ai un truc. Je m'imagine un grand appartement comportant de multiples pièces. Je me vois entrer dans cet espace et j'attribue une lettre à chaque salle. Par exemple, pour M, un prénom commençant par cette lettre, comme Monique. C'est plus facile à retenir. La chambre de Monique, la chambre de Robert. Pour les symboles c'est presque le même principe. Entre deux chambres, je vois par exemple un petit oiseau portant un ! ou un chat avec sur son dos une *. Cela créé une petite histoire facile à retenir.

Arrivés sur le palier, le même processus s'est répété. J'avais bien repéré leur astuce avec la planche démontable et le système de sécurité.

Nous voici toutes cinq bien à l'abri derrière la cloison. Nous avons découvert un bouton rouge servant à sécuriser l'accès de l'intérieur. Ainsi personne, même en connaissant les chiffres, ne pourrait plus y accéder.

Au fond de la pièce se dessine la couchette sur laquelle Eva, la compagne d'Adam, était assise. A côté une petite porte donne accès à la pièce occupée par ce dernier.

– Leur plan est diabolique, constate Hélène, soudainement lasse et abattue. Tu te rends compte, ils veulent me trancher la tête pour la remplacer par celle de cette Eva. Tant pis pour moi, je n'ai qu'à crever ! C'est de la pure barbarie !

Nous mettons en commun les pièces du puzzle que nous avons rassemblées. Il en ressort que nous avons affaire à une organisation bien rodée. D'après les installations sophistiquées aperçues dans le bureau de Heinrich – elle dispose d'un réseau mondial et d'un QG quelque part dans une grande capitale. Ce petit hôtel n'a servi très probablement que le temps d'une opération précise.

Le calme avant la tempête ne dure guère. La découverte de la disparition d'Hélène ainsi que la neutralisation de nos deux victimes en est la cause.

Nous ne pouvons voir l'extérieur, mais entendons des cris, des ordres, des bruits de pas précipités dans le parc. Un léger ronflement de moteur. Les recherches ont commencé.

Soudain Clara se manifeste.

– Lorsqu'ils auront fini de fouiller le parc et les alentours, ils vont certainement recommencer l'examen des chambres. Ils vont comprendre que

nous sommes retournées à l'intérieur du bâtiment. Dès que la vérification des quatre étages sera terminée, où continueront les recherches ?

– Ici au cinquième, nous exclamons-nous. Mais ils ne pourront pas ouvrir la cloison, puisque nous l'avons sécurisée et qu'elle ne peut pas être coulissée.

– Alors, reprend Clara, tu crois qu'ils vont renoncer, s'en aller. Bien sûr que non. Ils vont enfoncer notre protection par tous les moyens : coups de hache, scies, tirs. Je pense même qu'ils sont capables d'y mettre le feu, à cet endroit et de nous laisser brûler vives !

Elle a raison Clara. Cette bande de fous ne reculera devant rien. La seule solution est de se montrer plus futées qu'eux. Leur servir un leurre.

Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous pour trouver la solution.

Alors je propose :

– On va la débloquent cette porte et leur permettre d'entrer. Mais ils ne nous trouveront pas. La pièce sera vide.

– C'est bien beau ton plan, l'interrompt Béatrice, mais nous, on sera où ?

– Sur le toit, on va s’y planquer, c’est l’unique endroit où personne ne pensera à nous chercher. Ils vont explorer tous les recoins possibles de l’hôtel, mais jamais ils ne pourront imaginer que nous nous sommes réfugiées là-haut.

Son idée est géniale. Il fait encore nuit et personne ne pourra nous voir d’en bas, aplaties contre les tavillons. Le toit n’est pas très pentu, c’est réalisable. Nous nous munissons de deux couvertures militaires entrevues dans un coin, cela nous sera utile comme camouflage et nous protégera du froid.

Nous tirons une chaise en-dessous du vasistas. Une fois ouvert, il permet le passage de mes quatre copines. Etant la plus agile et la plus entraînée, je reste la dernière à m’y hisser, après avoir remis en place la chaise.

Mes amies sont déjà installées à quelques mètres de là, derrière la cheminée, couchées sous la bâche brune. C’est plus facile que je ne l’aurai cru. Je me déplace rapidement, accroupie, sur cette toiture à faible inclinaison. La disposition anti-neige avec ses crochets m’est d’un précieux secours.

Une fois allongées l’une à côté de l’autre, nous n’osons plus bouger. Notre position n’est pas

confortable du tout. La surface inégale nous rentre dans les côtes et les crochets nous meurtrissent, malgré l'épaisse couverture militaire placée entre nous et le toit. Pourtant il faut tenir bon.

En-dessous de sombres personnages s'agitent. Ça court dans tous les sens. Des faisceaux lumineux examinent le moindre buisson, la plus petite cachette possible. Deux véhicules électriques sont parkés devant l'entrée. Ils repartent silencieusement continuer leurs rondes. A l'écart un minibus gris immobile est à peine visible.

Puis l'agitation se porte à l'intérieur. Des bruits sourds nous parviennent, des portes claquent, des voix s'interpellent. La lumière est revenue.

Nous essayons de changer légèrement de position. Les couvertures glissent mais heureusement un geste rapide de Béatrice arrête leur chute.

Les sons se rapprochent. Nous les imaginons, fou-furieux, derrière la cloison. Soudain leurs voix se font entendre juste en-dessous de nous. Ils sont maintenant dans la chambre 507.

Les objets semblent voler, les jurons fuser, les meubles se briser. Ils ne trouveront rien. Heureusement que nous avons déguerpi.

Notre équilibre devient précaire. Il nous faut absolument tenir. Du moins jusqu'à ce que la place soit libre.

C'est avec soulagement que nous les entendons s'en aller. Un silence relatif revient.

J'ai des crampes partout, les mains et les pieds gelés. Mes compagnes ne s'en sortent pas mieux. Il est temps de quitter ce toit, sinon nous allons toutes dégringoler dans le jardin.

On n'entend plus aucun son. Nous nous rapprochons posément du vasistas. Une fois ouvert, j'insère prudemment mon visage dans cet espace étroit et observe les lieux. La pièce est vide, porte et cloison sont ouvertes.

Une fois réunies, nous tenons conciliabule. Que faire maintenant ?

– Puisque toutes les chambres ont été inspectées, nous allons nous réfugier dans l'une sise au rez-de-chaussée, suggère Anna. Le cas échéant, nous avons une petite chance de nous sauver par la fenêtre. Lorsque l'aube sera levée, on a peut-être la possibilité d'atteindre la ville.

C'est faisable. Que faire d'autre ? Rester là-haut et être prises comme des rats si un de nos poursuivants s'y aventurerait à nouveau ?

Nous descendons le plus silencieusement possible, l'une derrière l'autre à une distance respectable, jusqu'au rez-de-chaussée. La chance est avec nous, nous ne croisons personne.

– Je pense qu'ils sont au sous-sol, intervient Anna, ils doivent élaborer un plan.

Autant profiter de cette courte accalmie. Nous nous glissons discrètement dans la pièce tout au fond du couloir. Comme beaucoup d'autres, elle ne contient aucun ameublement, impossible d'y trouver une cachette ou d'en bloquer l'entrée.

Nous ne pouvons plus que compter sur notre bonne étoile et attendre.

Soudain j'interviens :

– Il faut occuper deux chambres, c'est plus sûr. Hélène, Clara et Anna vous allez rester ici. Béatrice et moi on va s'installer plus avant dans le couloir. Ainsi vous pourrez entendre une intervention éventuelle et sauter par la fenêtre avant que votre pièce soit inspectée.

– On ne va tout de même pas attendre indéfiniment pour que, finalement, on nous mette la main dessus, objecte Hélène. J’ai bien trop peur que ces personnages diaboliques ne mettent à exécution leur plan et finissent par me sacrifier. Si on ne réussit pas à alerter quelqu’un, on va finir par disparaître, ni vu ni connu.

Je dois admettre qu’elle a raison.

– Alors restons groupées. Dès que l’aube pointerait, je me mettrais en route pour essayer d’atteindre la ville que nous avons traversée en venant et alerter la Police. Si j’y arrive.

– D’accord intervient Hélène. Mais je viens avec toi. Cela multiplie par deux notre chance de réussite sans pourtant trop nous exposer. Il faut que je me sauve le plus loin possible de cet endroit maudit.

– Bien raisonnée, répondent en chœur les autres copines. Mettons au point ce plan.

– Aussitôt que l’aurore nous le permettra, ce sera le signal de départ. Il ne faut pas attendre trop longtemps. Ils ne vont pas relâcher leur surveillance.

– Hélène, tu partiras en premier en essayant de te fondre dans la nature. Je te couvrirai en cas de mauvaise surprise. Dès que tu auras disparue derrière

les buissons du jardin, je te suivrai en gardant mon arme prête à fonctionner. Si l'une de nous deux ou, pourquoi pas, toutes deux arrivons jusqu'à "Prajoli" on donne l'alerte. Vous autres, essayez de vous protéger au mieux dès que nous serons parties. Si et lorsqu'un assaut sera donné, il n'est pas prudent pour vous de rester ici.

– Mais où veux-tu que nous allions, se lamente Clara, nous sommes prises au piège.

– Peut-être à la réception. Je n'y ai pas pensé auparavant. Il y a me semble-t-il de grandes armoires, un vestiaire et un vaste bureau. Tout a déjà été passé en revue. Je pense que vous serez en sécurité si vous y trouvez un abri.

Nos montres indiquent cinq heures du matin. En septembre, le jour ne se lève guère avant sept heures. Alors il nous reste du temps pour nous reconforter et écouter le récit détaillé de ce qui est arrivé à Hélène.

– Lorsque je suis entrée dans ma chambre une violente bourrée m'a fait tomber. Je n'ai pas vu mon agresseur. Il m'a traînée jusqu'à l'ascenseur et nous sommes d'abord montés sous les combles, pour je ne sais quelle raison, avant de descendre au sous-sol.

– Pourtant, il n’y avait pas de bouton au-dessous du rez-de-chaussée, j’en suis sûre !

– Alors ça, j’ignore comment nous y sommes arrivés mais lorsque la porte s’est ouverte c’est bel et bien sous la terre qu’on se trouvait.

Je sens qu’on me lève. Je suis obligée d’avancer. On me pousse dans cet espèce de réduit où vous m’avez trouvée et me voilà menottée à la chaise. Un des acolytes me fourre une pilule dans la bouche et me force à l’avaler avec un verre d’eau. Tout en buvant, je réussis à cracher à nouveau le médicament dans ma main. Il n’a rien vu.

Puisque le truc m’a réussi une première fois, pourquoi ne pas récidiver ? Quelques minutes après je fais semblant de m’endormir. Je me suis affalée sur la chaise, la tête presque sur les genoux et je suis devenue toute molle. Testant mon insensibilité, cet imbécile m’a pincée, tâté bras et jambes qu’il a soulevés et même ouvert mes pupilles. Heureusement que mon attitude de paillasse l’a conforté dans l’idée que le somnifère avait fait son effet.

Il est sorti de la chambre, tout en laissant la porte ouverte. C’est là que je l’ai entendu discuter avec

leur chef, Heinrich. Les deux parlaient à nouveau allemand mais je comprenais parfaitement leur discours.

Quel horrible scénario. J'ai réalisé avec effroi que je n'étais là que pour servir de donneuse à cette pauvre fille malade, Eva. S'il avait été question de me prélever un organe, un œil, le foie où je ne sais quoi d'autre, cela m'aurait rassurée. Mais quand j'ai réalisé que c'est mon corps tout entier qui les intéressait – excepté ma tête – j'ai failli m'évanouir pour de bon.

Toute l'histoire est sortie de la bouche du vieil Allemand. Il a tout résumé, comme pour renforcer sa détermination. Ainsi j'ai compris pour quelles raisons biologiques j'ai été choisie. Après des années de recherche ils sont tombés sur moi. Une photo, un entretien télévisé, je ne sais trop, puis l'analyse de prélèvements obtenus à mon insu.

Eva n'en a plus pour longtemps. Elle est entièrement rongée de l'intérieur. Tous ses organes pourrissent à une vitesse de plus en plus incontrôlable. Tout a été tenté pour la sauver. Pratiquement tous les organes internes ont été remplacés. On lui a injecté de nouvelles cellules souches, fait des transfusions, essayé des chimiothérapies, rien n'a pu la sauver.

Jusqu'à cette idée diabolique sortie tout droit du cerveau d'un fou : remplacer son corps par un autre. De multiples expériences ont débuté, sur des animaux puis sur des humains. On ne saura probablement jamais combien d'êtres vivants ont péri. Jusqu'à la réussite et ma localisation.

Essayez d'imaginer ma terreur. Je suis devenue tétanisée, pouvant à peine penser et respirer, dans l'attente qu'on vienne me chercher pour le sacrifice. Et c'est là que j'ai entendu vos grattements.

Les minutes se sont écoulées. Le ciel vire au gris sombre. Quelques lueurs apparaissent à l'est. Il est temps de nous séparer.

Julie

Comme planifié, Hélène se glisse par la fenêtre à peine entrouverte. Elle se fond rapidement dans l'obscurité nocturne encore présente. Elle est petite, mince et sa frêle silhouette ne se distingue bientôt plus. Elle porte ses cheveux auburn courts. Sa peau métissée, héritée d'une ancêtre venue d'Alger est un atout. Personne ne semble l'avoir repérée.

A mon tour de partir. Je suis plutôt massive, de forte carrure. J'ai appris à me laisser avaler par la nature tel un prédateur aplati au sol. Seuls mes cheveux roux risquent de me faire repérer. Mais ils sont à peine visibles sous la capuche de mon sweat-shirt. Je tends l'oreille. Des bruits insoupçonnés auparavant se font plus précis. Au loin, j'entends le ronron régulier d'un moteur à peine perceptible. Les voitures rodent toujours à notre recherche. Il faut absolument que je reste en dehors du périmètre de la route et des divers petits chemins qui traversent la forêt.

"Prajoli", la ville dans laquelle le train nous a déposées se trouve approximativement à trois heures de marche rapide. Ce qui s'avère délicat dans

la pénombre et sur ce terrain accidenté. Mon sens de l'orientation s'est affûté tout au long de ma formation. J'essaie de garder le cap en me repérant par le soleil levant.

D'autres bruits tout aussi inquiétants zigzaguent à travers l'espace. Voix assourdies, toussotements, raclements et plus effrayants, des jappements de chien. S'il arrive à repérer mon odeur, il ne lui faudra pas longtemps pour me rattraper, son maître à ses trousses.

Je dois mettre au point une échappatoire et vite. L'eau ! Voilà ce que je dois trouver. Un ruisseau, un étang, un petit ru, quelque chose me permettant d'y poursuivre ma fuite en ne laissant aucune chance au canidé de renifler mes empreintes.

J'observe attentivement les alentours. Aucun ruissellement, aucun glouglou, aucun bruit de chute d'eau. Malgré une envie irrésistible de prendre mes jambes à mon cou, je me force à l'immobilité pour guetter le moindre mouvement. C'est alors que je l'aperçois. Le petit troupeau de chamois grimpant paisiblement un talus pour regagner l'épaisseur des fourrés.

Que font les animaux au lever du jour ? Ils s'abreuvent ! Alors il doit y avoir de l'eau. Afin d'induire en erreur un éventuel poursuivant, je cours autour de quelques arbres, m'éloigne, me rapproche à reculons. Je descends la petite butte dans cette position et repère, pour mon plus grand soulagement, un ruisseau assez profond se faufilant dans le paysage sauvage en direction - du moins je le pense - de la ville.

Me déchaussant vite fait je saute dans l'eau glacée. Il ne faut pas longtemps à mes orteils pour devenir insensibles. Les cailloux du lit de la rivière meurtrissent mes pieds et des crampes sournoises montent le long de mes mollets. J'en ai le souffle coupé, mais il me faut avancer. Tel un automate, je me mets en mode "marché" essayant de libérer mon esprit et de le diriger uniquement vers le but à atteindre. Les secours.

La seule préoccupation qui me poursuit est :

- Où est Hélène ?

Helene

Je trébuche sur ce sol caillouteux inégal. Des branches, des troncs, des racines me font choir. J'avance tant bien que mal. L'obscurité me cache encore, mais bientôt il fera jour.

Devant moi s'étend une petite forêt salvatrice. Il faut que je m'y abrite le plus vite possible. Comme je n'arrive guère à courir je me mets à la marche rapide. J'entends divers bruits tout autour de moi : des appels étouffés, un lointain son de moteur, de petits grattements d'animaux. Lorsque j'atteins enfin le bois protecteur, je suis hors d'haleine. Je n'ai plus pratiqué de sport depuis longtemps et ce ne sont pas les mondanités qui ont contribué à m'entretenir physiquement.

Il faut que je me repère. Entre les branches des sapins, j'entrevois le soleil se levant à l'est. La ville est située au sud par rapport à l'hôtel, j'ai dévié de ma trajectoire.

Le terrain devient de plus en plus meuble. Les arbres se font rares et à leur place je fais face à une végétation basse et dense. À mon grand désespoir le terrain se transforme carrément en marécage. Mes pieds s'enfoncent plus profondément à chaque pas.

La terre adhère à mes chaussures et à mes jeans. Je me sens comme aspirée et soulever mes jambes devient presque mission impossible.

Il me faut retrouver vite fait la terre ferme. Je reviens sur mes pas et c'est alors que je l'entends au loin, l'abolement du chien. Manquait plus que ça ! Enfin j'atteins une surface plus ferme. J'amorce un grand cercle autour de ce borbier. J'ai perdu tout sens de l'orientation. Je réalise bien sûr où se trouve l'est, mais impossible de m'aligner sur le sud sans retomber dans la vase.

Le terrain remonte. La pente est raide et glissante. Je m'accroche aux hautes herbes et atteins enfin le sommet de la colline. L'effort en valait la peine. Sous mes pieds s'étend une vaste étendue de prairies, bosquets, entrecoupée de forêts. Quelques fleurs retardataires offrent à ma vue leurs corolles colorés. Des oiseaux entament leur chant mélodieux matinal. Le soleil vient de se lever. Je dois me trouver bien loin de l'hôtel.

Au milieu de ce paysage isolé coule une rivière descendue des sommets. Elle serpente bien cachée au fond du ravin.

Les jappements du canidé se sont tus, mais je reste sur mes gardes. Me remémorant d'anciens récits, il me revient à l'esprit qu'un chien perd les traces d'un fugitif dans l'eau.

Je dégringole la colline, mais soudain je m'accroche à une pierre sournoisement dissimulée dans l'herbe et je m'étale de tout mon long. Ma cheville me fait un mal de... chien ! Rassemblant toute ma volonté, je me relève. Il faut que je continue. Plus question de courir, de marcher rapidement. C'est en claudiquant que j'atteins mon but : la rivière, ou plutôt un torrent, descendant furieusement de la montagne.

Je me déchausse et glisse mes pieds dans les tourbillons glacés. Le froid remonte directement jusqu'à mes genoux. Cependant une bonne surprise m'attend. La fraîcheur glacée engourdit ma douleur. Après quelques pas, j'arrive de nouveau à marcher normalement.

Parfois le torrent se transforme en petites chutes d'eau et je suis obligée de contourner. Il serpente maintenant dans un terrain très escarpé. De gros blocs de pierre l'encadrent. Ses abords sont caillouteux. Heureusement que tout le bas de mon corps est devenu insensible. Le danger est que je me

blesse constamment aux épines, cailloux pointus et bouts de bois épineux.

J'espère de tout mon cœur que ce torrent me conduise à "Prajoli", je n'ai d'autre choix que de le suivre. Impossible d'escalader les falaises qui l'entourent. Seul avantage : je suis dissimulée à tout regard inquisiteur.

Les parois deviennent de plus en plus abruptes. Le goulet se rétrécit et l'eau forme maintenant de furieux tourbillons. Ça devient dangereux, je ne peux continuer au risque de me rompre le cou. Mes membres engourdis ne m'obéissent plus. Je n'ai plus le choix, il me faut revenir sur la terre ferme.

Je suis épuisée. Je m'assieds sur une grosse plaque de pierre plate. Lorsque la circulation revient dans mon corps, il me semble être transpercée par des milliers d'aiguilles chauffées au rouge. Ma cheville se rappelle à mon bon souvenir. En quelques minutes elle enfle. Il faut que je me remette en route.

Je ne vais pas loin. Tout est instable et à tout moment de gros cailloux me font trébucher. Il me devient impossible de poser mon pied douloureux par terre.

En tendant l'oreille j'entends la chute. Je réalise que ce torrent furieux dégringole dans la plaine dans un fracas épouvantable. Heureusement que je me suis arrêtée à temps.

Remonter le cours d'eau est utopique. Je suis coincée. Dès lors, plus d'autre choix que d'attendre d'éventuels secours, en espérant que Julie ait pu atteindre la ville et donner l'alerte.

Je suis réconfortée de me savoir bien dissimulée. Mes poursuivants n'auront pas idée de venir roder par ici.

Par contre je suis affamée. Je n'ai rien mangé depuis des lustres. Les élancements engourdissent maintenant toute ma jambe. Je la trempe de temps à autre dans l'élément liquide glace afin de me soulager. Malgré l'inconfort du rocher sur lequel je finis par m'allonger, je m'endors, épuisée.

Clara

Après le départ d'Hélène et de Julie, nous sommes soulagées car elles ont échappé aux gardes surveillant les environs, mais restons dans la crainte de ce qui va nous arriver à toutes les cinq.

Comme prévu, il nous faut quitter cette chambre sinistre afin de nous dissimuler. L'une derrière l'autre, nous nous fauflons silencieusement le long du corridor. Aucune ombre suspecte à l'horizon. Arrivées à la réception, nous examinons chaque petit coin susceptible de servir de cachette.

Le fond du vestiaire est tapissé de cartons empilés. En les déplaçant judicieusement, je me crée un petit emplacement invisible dans lequel me glisser.

Anna se planque sous la réception, grand meuble massif comportant même une partie pour la centrale téléphonique naguère en usage avec ses fiches de couleur et ses trous. La largeur du meuble lui permet de disparaître au fond et avec le fauteuil massif tiré devant, personne ne peut soupçonner sa présence.

Quant à Béatrice, après avoir vainement exploré tous les recoins, elle se décide à escalader une grande et solide armoire en bois, sur le dessus de laquelle elle découvre un entassement de classeurs disparates.

Elle les pousse vers le devant afin de dégager une petite place dans laquelle elle se faufile.

Je perçois divers sons provenant du sous-sol et de l'extérieur. Des voix étouffées, des bruits de roues, un gémissement, une porte qui s'ouvre.

C'est la porte de l'ascenseur. Je retiens ma respiration. J'entends des plaintes. Je comprends qu'elles émanent de la jeune femme malade.

Nos ravisseurs vont certainement essayer de l'emmener ailleurs. Des bruits bizarres sortent du sous-sol. Que peuvent-ils bien y fabriquer ?

Quelques minutes plus tard je distingue la voix du vieux scientifique accompagné de ses acolytes. Tous parlent en allemand. Ouf, je comprends qu'ils ont décidé de quitter les lieux.

Le bruit discret des véhicules électriques se fait entendre puis disparaît. Puis c'est le minibus qui se met en branle.

Malgré ma position inconfortable, j'ai dû m'assoupir. C'est la voix et les secousses de Béatrice qui me tirent de ma léthargie. Il me faut un moment pour réaliser où je me trouve.

Une odeur de fumée atteint mes narines.

Béatrice continue de me secouer.

- Vite, ça brûle, il faut qu'on se sauve.

Anna est debout également.

- Ces salauds, ils ont installé un système de mise à feu afin de tout détruire et d'effacer les preuves. Il faut qu'on parte en vitesse.

Dehors, plus trace de voitures, de gardes, mais en descendant les marches du perron nous buttons sur une civière. Eva y est couchée.

Les monstres, ils l'ont abandonnée sur place ! Sûrement qu'ils n'ont pas réussi à l'embarquer dans l'une de leurs voiturettes.

Hélas, la vérité est tout autre. La pauvre fille ne respire plus. Probablement qu'elle est morte. Elle a dû rendre son dernier soupir ici, car nous avons toutes perçu son râle à la sortie de l'ascenseur.

Nous n'avons guère le temps de nous attarder. Lorsque les flammes commenceront à attaquer le vieux chalet en bois, il ne va pas leur falloir longtemps pour en venir à bout. Il fait jour maintenant et le vent s'est levé. Il n'est pas prudent de rester à proximité.

Le point positif est que le feu va forcément alerter quelque voisin, des villageois car, situé sur les hauteurs, il ne peut passer inaperçu.

Finalement, nous allons nous en tirer. Mais qu'en est-il de Julie et d'Hélène ? Sont-elles encore en vie ? Ont-elles été capturées et enlevées ?

Nous nous éloignons rapidement du bâtiment sinistré en emportant la civière avec Anna. Il nous est impossible de l'abandonner aux flammes. Peut-être n'est-elle que dans le coma ?

Après avoir parcouru quelques centaines de mètres dans ce terrain pentu, nous découvrons un gros rocher derrière lequel nous abriter.

Hors d'haleine, nous nous contentons en premier lieu de récupérer notre souffle et nos esprits.

L'hôtel dégage maintenant de longues flammes s'élançant vers le ciel. À part les sinistres craquements et plaintes du bois qui se consume, aucun bruit ne nous parvient.

Nous sommes toutes trois choquées et incapables de réfléchir.

Il ne nous reste qu'à attendre les secours.

Julie

Après avoir marché ce qui me semble une éternité dans cette eau glacée, je n'en peux plus. Je m'étale de plus en plus souvent. De toute façon le chien a dû abandonner ma piste depuis longtemps.

La faim me tenaille d'une manière désespérante. J'ai des crampes qui me tordent les boyaux. Scrutant les alentours, je constate, dépitée, que rien de comestible ne pousse. J'aperçois bien des champignons, mais je n'y connais rien moi, en champignons, alors je n'ose pas les cueillir.

Le soleil est maintenant déjà haut dans le ciel. Il doit être approximativement dix heures. Cela fait trois bonnes heures que je marche, alors où se trouve cette satanée ville ? Avec ce ruisseau qui serpente tout du long j'ai probablement perdu le nord – euh non le sud bien sûr.

Le paysage est vallonné. La forêt est loin derrière moi. Des haies, des arbustes, des pâturages. Parfois une petite grange en bois pour y entreposer un quelconque matériel. Mais aucune habitation en vue. Il faut que je prenne des repères. Facile à dire, oui mais comment ? J'examine plus attentivement les

alentours. Un peu plus loin, j'aperçois un grand arbre, un chêne.

A défaut de trouver une autre solution, une idée me vient. Je vais tenter d'y grimper afin d'avoir une vue circulaire sur les environs.

La branche la plus basse de cet arbre majestueux est bien située à une hauteur de près de deux mètres. Vais-je réussir à l'atteindre ? Peut-être en sautant ? Après quelques essais infructueux, je dois me résoudre à renoncer. Bien que je sois grande, je n'y arriverai pas.

Alors, m'aidant de ramures moins solides mais plus accessibles, j'arrive à agripper mes pieds au tronc et, lentement, à atteindre la grosse branche convoitée. De là, il devient plus facile de gravir ce géant jusqu'à son sommet.

Une vue incroyable s'ouvre à mes yeux. Le paysage est magnifique. De vastes étendues d'herbe encore verte. En contrebas, quelques troupeaux de vaches paissent paisiblement. Le ruisseau que j'ai suivi file vers la gauche. Très loin je distingue quelques fermes. La ville doit être proche. Enfin j'aperçois un clocher, tout au fond à droite. Heureusement que j'ai

quitté la rivière, sinon je partais dans la mauvaise direction.

Avant de redescendre, j'essaie de prendre quelques repères. Là un petit bosquet, là-bas des vaches noires et blanches et, tout à droite, à l'horizon, le Mont-Blanc se découpant d'une chaîne de montagnes.

Je peux redescendre. Prudemment. Mais soudain une ramure cède sous mon poids et je dégringole.

Le trou noir.

Quelqu'un me secoue. Une voix bourrue m'interpelle :

– Eh, ma petite dame, réveillez-vous ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Je me sens toute étourdie. Ma tête me fait mal. En passant ma main dans mes cheveux je sens une substance poisseuse et gluante. Je dois saigner.

Le bonhomme me parle toujours.

– Vous vous êtes égarée ? Jamais personne ne vient dans cette réserve. C'est trop sauvage. Dangereux aussi, plus loin une paroi rocheuse abrupte peut s'avérer un piège mortel. Il faut un guide de moyenne montagne pour éviter tout risque

d'accident. Heureusement que je suis venu avant la mauvaise saison inspecter mon mazot.

Je reprends conscience lentement. Le chêne, les branches, ma chute.

Je me lève péniblement. Du sang coule dans mes yeux. J'ai une vilaine entaille sur le crâne. J'ai mal aussi à mon poignet. Ma main est enflée et vire lentement au violet.

– Je vais vous amener à l'hôpital, ma petite madame, il faut vous faire examiner le plus rapidement possible. Mon tracteur est là-bas, est-ce que vous arrivez à marcher ?

– Non, oui, peut-être, mais faut avertir la police. D'abord la police. Mes amies sont en danger. Il y a un psychopathe là-bas, dans l'hôtel, l'hôtel "Les Trois Sapins".

– Mais il est fermé depuis des lustres, cet hôtel. De temps à autre quelqu'un passe pour entretenir le jardin. Le propriétaire loue aussi parfois à des amis pour un weekend, mais c'est rare.

Des étoiles dansent devant mes yeux. J'essaie d'expliquer :

– Ils veulent détruire le monde, ils veulent couper la tête de mon amie pour y implanter celle de Cruella.

Le vieux paysan secoue la tête. La pauvre, elle déraile. Le coup qu'elle a reçu la fait délirer.

– Police, avertissez...

A nouveau, un gouffre m'ensevelit.

Je reprends lentement conscience, couchée dans un lit. Dans une chambre d'hôpital. Un goutte-à-goutte coule dans la perfusion fichée dans ma main. L'autre est bandée. Ma tête me fait horriblement mal.

– Vous êtes à l'hôpital, Madame.

La voix étouffée de l'infirmière traverse les méandres de mon cerveau. Comment y suis-je arrivée ?

– Courage, la douleur va bientôt s'estomper.

– Police, appelez la police. Une question de vie ou de mort.

A ce moment précis, deux officiers en uniforme s'approchent de mon lit.

– Essayez d'expliquer ce qui se passe, si vous en avez la force. Dites-nous ce qui est si urgent.

Le téléphone portable d'un des deux hommes se met à sonner. Il répond, hoche la tête, approuve puis se tourne vers moi.

– On vient de signaler un incendie. C'est l'hôtel "Les Trois Sapins" qui part en flammes. Les pompiers

sont en route. Je suppose que c'est de ça que vous voulez nous parler. D'après les dires de l'agriculteur qui vous a amenée, des amies à vous s'y trouvent.

Alors c'est lui, ce paysan d'un certain âge, qui m'a trimballée je ne sais comment jusqu'ici. En fait, je l'apprendrai plus tard, il a appelé son fils à l'aide et les deux hommes ont improvisé une sorte de brancard pour me transporter jusqu'à la jeep du jeune homme. J'ai eu beaucoup de chance.

J'essaie de me redresser. L'effet du médicament se fait sentir. Je me sens moins vaseuse, je n'ai presque plus mal.

– Oui, nous sommes cinq. Mon amie Hélène et moi avons échappé à nos ravisseurs pour chercher du secours. Les trois autres, je ne sais pas. Elles se sont probablement cachées. Peut-être qu'elles n'ont pas réussi à s'échapper.

– Que s'est-il passé là-bas pour que vous soyez obligées de fuir ? Qui vous fait peur ?

– Un paranoïaque qui a cloné Fiona Cruella et Adolf Shrek entouré de ses acolytes. Ces tarés veulent procéder à une épuration généralisée de tous les peuples.

– Les deux agents échangent des regards atterrés. Visiblement ils ne me croient pas. Ils pensent que le choc de ma chute m’embrouille.

– Calmez-vous, Madame, on va vérifier tout ça. De toute façon, les pompiers sont à l’œuvre. Vos copines vont s’en sortir.

– Ils possèdent deux petites voitures électriques. Un bus aussi, je crois. Je ne fabule pas, inspecteurs. Croyez-moi je vous en prie.

– Bon, on va mettre des barrages en place. Avec des véhicules électriques ils ne peuvent aller bien loin. Rassurez-vous. Si d’autres détails vous reviennent, avertissez-nous.

Des détails, mais j’en ai des tonnes, de détails. Seulement je me sens trop faible pour continuer à parler. L’essentiel est fait.

Clara, Anna et Béatrice

Cela fait des heures que nous nous sommes abritées derrière cette grosse pierre. Du moins c'est ce qu'il nous semble. En fait, le soleil n'est pas encore très haut dans le ciel. Il n'est pas midi.

Le feu dévore de plus belle l'hôtel. Bientôt "Les Trois Sapins" ne sera plus que ruines. Personne n'a-t-il donc aperçu les flammes rougeoyantes qui s'élancent haut dans le ciel ? On doit pourtant les voir loin à la ronde, même depuis "Prajoli" qui se trouve au fond de la vallée.

C'est alors que nous entendons les sirènes des pompiers. Enfin, ils en ont mis des heures ! Il est vrai que pour accéder à ce lieu perdu il faut du temps. Les routes sont étroites, non goudronnées, pleines de nids-de-poule.

Eva n'a pas donné signe de vie. Nous n'osons pas nous assurer de son pouls. Nous avons bien trop peur que toute vie l'ait quittée.

Le grand camion rouge est maintenant arrêté. Des hommes en jaillissent et se mettent à l'œuvre. Des tuyaux sont tirés, mais où prendre de l'eau ? Leur priorité est de s'assurer que personne ne se trouve dans le bâtiment en flammes.

Nous surgissons toutes trois simultanément de notre cachette. Le temps de parcourir les quelques dizaines de mètres qui nous séparent, les pompiers nous aperçoivent.

– Ouf, vous êtes là. Est-ce qu'il y a d'autres personnes à l'intérieur ?

C'est Clara qui répond :

– Non, d'après ce que nous savons, il ne devrait plus y rester quelqu'un. Mais je n'en suis pas certaine, peut-être qu'au sous-sol ... ?

– Comment y accéder ?

– C'est compliqué, nous n'avons découvert qu'une sorte de tunnel y amenant depuis l'extérieur, sinon avec l'ascenseur...

– Impossible, c'est trop dangereux avec toute cette fumée. Il est trop tard, il faut vous éloigner à nouveau, tout va s'écrouler.

En effet, la toiture commence à s'effondrer, des planches enflammées en tombent, des tuiles s'écroulent. Les pompiers, conscients du danger, font reculer tout le monde.

Béatrice intervient :

– Venez vite avec nous. Là-bas, derrière le rocher, nous avons laissé une jeune femme qui ne

donne plus signe de vie. Nous l'avons traînée jusque-là pour la mettre à l'abri des flammes.

Tout en courant, la femme qui nous accompagne interroge :

- C'est une amie à vous ? Que lui est-il arrivé ?

- Non, on ne la connaît pas. Il s'agit d'une des leurs, ceux qui nous ont attirés ici. Nous ne savons pas ce qu'elle a, mais elle est malade. Elle devait être opérée.

Nous sommes arrivées près de la pauvre blessée. Car elle aussi, finalement, n'est qu'une victime de ces pervers.

La secouriste s'agenouille à côté de la gisante. Elle l'ausculte longuement, lui prend le pouls, relève ses paupières, puis se redresse :

- Elle est encore en vie, mais à peine. Il faut la transporter au plus vite à l'hôpital. Ses signaux vitaux sont très faibles.

Elle fait signe à un collègue qui accourt.

- Il nous faut d'urgence un hélicoptère. Appelle la base.

Puis elle s'agenouille de nouveau et commence un massage cardiaque. Un autre pompier arrive afin de

l'assister. Nous restons là, en spectatrices, tétanisées par tout ce que nous venons de vivre.

Nous ne sommes toujours pas certaines qu'Hélène et Julie soient arrivées à "Prajoli" saines et sauvées.

Quelques minutes seulement s'écoulent jusqu'à l'arrivée de l'hélicoptère. Il se pose sur le pré, un peu à l'écart et un médecin accompagné d'un sauveteur arrivent en courant vers nous. Ils soulèvent le brancard avec Eva toujours inconsciente. La secouriste les accompagne tout en continuant son massage du mieux qu'elle peut.

Nous courrons avec eux, espérant pouvoir nous engouffrer dans l'hélicoptère. Il n'y a hélas pas de place pour des passagers.

– Une ambulance va arriver pour vous prendre en charge, nous assure le pilote. Vous n'aurez pas longtemps à attendre.

En effet, environ dix minutes plus tard nous voyons un véhicule blanc s'approcher. C'est bien notre transport qui arrive.

Pendant ce temps les pompiers essaient toujours de maîtriser le sinistre. Sans eau à proximité, ils ne peuvent que sécuriser les accès et espérer que plus personne ne se trouve à l'intérieur du bâtiment. Il

n'en reste plus grand chose de toute façon. Le toit s'est complètement écrasé et des poutres noircies continuent à fumer. Quelques pans de mur subsistent tant bien que mal. De ce que nous pouvons apercevoir, le sous-sol, avec sa dalle de béton, a résisté. Si quelqu'un y est prisonnier, peut-être pourra-t-il être sauvé.

L'ambulancière vient nous chercher. Aucune de nous n'est blessée, mais nous sommes toutes les trois traumatisées et en état second. Tout nous paraît tellement fou.

Nous sommes conduites directement à l'hôpital de "Prajoli" pour un contrôle et une prise en charge psychologique. Des officiers de police veulent nous interroger dès que possible afin de comprendre ce qui s'est passé à l'hôtel "Les Trois Sapins". Nous apprenons par la même occasion que Julie s'y trouve, blessée mais stabilisée.

Après avoir insisté on nous conduit auprès d'elle. En la voyant tellement affaiblie et mal en point, les larmes se mettent à couler. Notre Julie, si solide, si forte, si coriace, n'est plus qu'une pauvre silhouette allongée dans ce lit d'hôpital. Sa tête est bandée, ses yeux vitreux, son poignet plâtré. Elle nous sourit

courageusement. Nous l'entourons et l'embrassons timidement.

Pour le moment, elle doit se ménager. L'infirmière de garde nous promet qu'on pourra revenir la voir un peu plus tard. De toute façon, un médecin veut nous examiner avant que la police prenne la relève.

Avant de partir, Clara pose la question fatidique :

- Où est Hélène ?

Hélène

Je me réveille. Le soleil est maintenant haut dans le ciel. Combien d'heures se sont écoulées depuis que j'ai quitté l'hôtel ?

Malgré son inconfort, j'ai dû m'assoupir sur cette plaque pierreuse sur laquelle je suis allongée. Tout mon corps me fait mal. La douleur irradie depuis mon pied blessé. Je n'arrive plus à le bouger.

J'ai chaud. Il y a bien les rayons du soleil qui réchauffent l'atmosphère, mais cela n'explique pas les bouffées de chaleur qui m'assaillent. Mon front est brûlant. Soudain des frissons incontrôlables me saisissent.

Sans être médecin, le diagnostic tombe sous le sens : j'ai de la température. Probablement une infection suite à ma blessure. Mon estomac crie toujours famine, mais c'est surtout une soif terrible qui se manifeste.

J'avais oublié, il y a de l'eau à proximité. Le torrent, ma fuite, tout me revient.

Je me traîne péniblement jusqu'au bord de l'eau afin de boire, boire, boire. Puis je m'affale, désespérée et épuisée. Mais pourquoi personne n'est-il venu à mon secours ? Où sont les autres filles, où est Julie ?

Peut-être qu'elle aussi s'est perdue. Peut-être qu'elle a été rattrapée, capturée. Quant à Clara, Anna et Béatrice, j'imagine le pire. Je les vois prisonnières de ce psychopathe fou.

Tout à coup une angoisse irréprouvable me saisit. Il ne faut pas qu'ils mettent la main sur moi. Probablement qu'ils se sont lancés à notre poursuite, peut-être qu'ils ont extorqué des informations aux autres, peut-être qu'ils vont arriver. Je n'y avais pas pensé avant, mais il est évident que celle dont ils ont besoin, c'est moi !

Je dois me cacher. Si quelqu'un d'autre apparaît, je pourrai me manifester. Mais si ce sont nos ravisseurs, ils ne pourront me trouver. Mais comment faire la différence entre sauveteurs et tueurs ?

J'examine plus attentivement les environs. Tout n'est que cailloux et rochers. Au centre de cette étendue serpente le torrent déchaîné. Péniblement je me tire plus en amont. En aval il y a la chute d'eau qui gronde.

Soudain j'aperçois une grande anfractuosité avec une petite ouverture. Peut-être l'entrée d'une grotte ? Je dois aller voir.

Il me faut toute ma volonté pour me hisser sur mes jambes et mes bras et avancer. Je répète dans ma tête, tel un mantra : tu peux le faire Hélène, tu peux le faire, tu peux le faire.

A force de courage et de persévérance j'y arrive. L'ouverture me permet juste de passer de l'autre côté où je trouve effectivement une petite cavité pouvant me servir de cachette. Je peux juste m'y accroupir, c'est humide et nauséabond, mais je n'ai pas le choix.

Afin de parfaire mon camouflage, j'assemble un amas de cailloux pour masquer l'entrée.

L'attente commence

Clara, Anna et Béatrice

Une infirmière nous accompagne aux urgences. Mais

Clara intervient :

– S’il vous plaît, on veut d’abord parler aux policiers. Nous avons retrouvé notre amie Julie, mais il manque Hélène. Elle est l’appât, celle pour qui le guet-apens a été mis en place. Celle que ces pourris veulent capturer. Nous nous portons bien, n’est-ce pas Anna et Béatrice, nous pouvons attendre quelques minutes de plus avant de nous faire examiner.

Mes compagnes approuvent.

Notre guide suggère :

– Je vais vous laisser dans la salle d’examen et y faire venir les deux officiers de police installés dans la chambre de Julie.

Quelques secondes après les deux agents sont là.

Clara reprend la parole :

– On vous racontera tout en détail plus tard. Mais il faut absolument retrouver Hélène. Elle s’est enfuie juste avant Julie, elle aurait dû atteindre la ville depuis longtemps. J’ai peur qu’il ne lui soit arrivé malheur. Elle s’est perdue, elle s’est blessé ou pire,

elle a été rattrapée par ces illuminés prêts à sacrifier les trois quarts du monde.

Celui qui semble être le chef prend la parole :

– Si je comprends bien, elle s’est enfuie de l’hôtel, votre amie. Quelle était sa direction, avez-vous pu le voir ?

– Non, il faisait encore nuit, mais nous avons estimé que la ville devait se trouver au sud de notre position. Elle était sensée se diriger là, en se repérant d’après le lever du soleil.

– C’est une région dangereuse. Une réserve sauvage, intervient le deuxième homme. Peu de promeneurs et aucune habitation. Une grande étendue marécageuse s’étend justement au sud, impossible de la traverser. Si elle s’est dirigée vers cet obstacle, elle a dû remonter vers le nord pour le contourner et ensuite essayer de corriger sa trajectoire. Quoi qu’il en soit, on va lancer une équipe de secours à sa recherche. Si possible nous allons également faire appel à un hélicoptère pour survoler la région. Gardez espoir et tranquillisez-vous. On va la retrouver.

Nous sommes un peu rassurées. Les policiers s’en vont, remplacés par un médecin et une psychologue.

Un court examen prouve que nos corps sont en parfait état, excepté quelques blessures légères subies certainement lors de notre séjour sur le toit. Quant à notre état psychique, tout est très confus. L'une après l'autre, séparément, nous relatons les faits à la thérapeute. Elle nous écoute attentivement et nous redonne confiance.

– C'est grave, ce qui vous est arrivé, conclut-elle à la fin de ses entretiens. Vous avez toutes subi un choc émotionnel. Il vous faudra du temps pour en effacer les traces. Je vous conseille de vous faire suivre par des confrères. Si vous me dites où vous habitez, je pourrais vous fournir des adresses.

L'un des policiers est devant la porte et attend de continuer à vous questionner. Ensuite vous pourrez rejoindre votre amie Julie. Vous avez fait tout ce qui était en votre pouvoir. Je vous félicite spécialement d'avoir pris soin de cette jeune femme, Eva, qui est pourtant dans le camp adverse. Vous toutes avez montré beaucoup de sang-froid et de cran.

Elle est remplacée par l'un des agents, le plus âgé, probablement le supérieur. Ayant obtenu le feu vert des médecins, il peut poursuivre son interrogatoire.

Nous lui relatons, avec tous les détails qui nous reviennent, le déroulement de ces deux derniers jours. Le mystère de la chambre 507, le sous-sol, la salle d'opération, l'enlèvement d'Hélène et l'apparition de la jeune femme malade. Le rêve fou de Heinrich de créer une seule race. Le clonage secret de cellules du leader de la dernière guerre mondiale et de sa compagne. Tout sort un peu en vrac, tantôt c'est l'une de nous qui parle, tantôt une autre qui prend le relais.

Le lieutenant prend des notes tout en nous demandant de préciser quelques points.

– Ce que je ne comprends pas, dit-il, c'est la raison pour laquelle Hélène a été transportée dans cette fameuse chambre 507. Il aurait été si simple de l'amener directement au sous-sol pour l'y garder au secret jusqu'à la terrifiante intervention prévue.

– Nous aurions été inquiètes de ne pas la voir le lendemain, intervient Anna. Ils n'étaient sûrement pas tout à fait prêts. Peut-être aussi avaient-ils encore besoin de lui faire des prélèvements, de constater qu'elle était en bonne santé, je ne sais pas moi, avant une intervention on fait ce genre de choses.

– Oui, mais elle ne s'en souvient pas d'après ce que vous m'avez dit. Elle se rappelle juste de la jeune femme et de son parfum.

– Le parfum, justement, c'est une senteur tellement inhabituelle.

– Oui, je m'y connais très bien en parfums. En fait je suis un "Nez". J'ai longtemps essayé de me remémorer la plus petite fragrance de ce mélange. Il doit y avoir une sorte d'anesthésiant dans ce panachage. Ils l'ont certainement utilisé pour endormir quelque peu aussi bien Hélène que cette pauvre créature clonée, Eva.

– Bonne déduction, rétorque notre interlocuteur. Il devait leur manquer quelque résultat de test ou alors le médecin devait procéder à un examen préliminaire, à une injection, à une prise de sang. Ensuite il lui aura fallu peut-être vingt-quatre heures pour les analyses indispensables. Afin de ne pas vous inquiéter, ils ont opté pour ce transfert par la mystérieuse chambre.

– D'accord, mais pourquoi ne pas être intervenus directement au numéro 207 ? Cela aurait été pareil, polémique Clara. C'est trop bizarre.

– A première vue je n'y vois pas plus clair que vous toutes. Il doit forcément y avoir une raison.

Peut-être un quelconque dispositif médical, ou alors un accessoire impossible à installer ailleurs. Dommage, nous ne pouvons pas le vérifier, tout a brûlé. Par contre les informaticiens se penchent sur les données des ordinateurs et autres installations de surveillance. Ils sont sûrs de pouvoir en tirer quelque chose.

Je vous remercie de m'avoir parlé si franchement et courageusement. Cette histoire est la plus folle que je n'aie jamais entendue.

Encore une chose avant de vous libérer, Eva, victime comme vous d'un détraqué, est décédée. Seule une autopsie pourra révéler de quel mal elle souffrait.

Soyez confiantes, des barrages ont été mis en place, la chasse à l'homme a commencé. J'ai aussi alerté les secours qui sont présentement à la recherche d'Hélène. Un hélicoptère va décoller dans les meilleurs délais afin de les assister.

Sur ce, il nous laisse.

Nous rejoignons la chambre de Julie.

Hélène

Depuis combien de temps suis-je là, cachée dans ce minuscule trou à rats ? J'ai perdu la notion des heures qui passent. Les rares rayons de soleil qui illuminent ma grotte m'indiquent cependant qu'il fait encore grand jour. J'ai tellement marché, marché, je me suis égarée dans ce terrain marécageux que j'ai finalement contourné, j'ai suivi ce torrent tumultueux et failli atteindre la chute d'eau fatale. Malgré mon pied blessé j'ai pu réunir toute la force qui me restait pour trouver ce refuge. Alors je ne suis pas prête d'en sortir.

Soudain j'entends des appels :

– Julie, répondez, on vous cherche, où êtes-vous ?

– Julie, Julie... Julie... julie... j u l i e... j u l

Les voix me parviennent de très loin, je suis si fatiguée, j'ai tellement chaud, ces voix à qui appartiennent-elles ? Amies – ennemies ?

Je reste là tantôt inondée de sueur, tantôt frissonnante de fièvre. Je suis tétanisée, mes muscles ne répondent plus, ma voix n'est plus qu'un filet inaudible. Une grande lassitude me saisit. Ce n'est plus mon problème, que ce soient les

secouristes ou les autres, ils vont bien finir par me mettre la main dessus.

Au loin, il me semble percevoir un bourdonnement. Le son s'approche de plus en plus. Un hélicoptère. Mais voilà, encore une fois, à qui appartient-il ? Avec de l'argent il est facile de se procurer un tel appareil et de survoler la région sous un quelconque prétexte. Ce type, ce Heinrich, est capable de tout. Il a réussi à rallier des milliers de personnes à sa théorie absurde. Des chercheurs, des savants, des médecins, de simples citoyens. Ce fanatique est certainement doué d'une intelligence supérieure puisqu'il a réussi à cloner, avec l'aide bien sûr d'autres intervenants, des humains. Des clones de Adolf Shrek et Fiona Cruella. Quel cauchemar. Il faut vraiment être diabolique pour mettre au point une telle aberration. Et vouloir remplacer ma tête par celle de cette pauvre fille, Eva. Je le sens capable de tout pour aller au bout de son idéologie, il peut avoir des acolytes dans cette région, avoir soudoyé des élus, être soutenu par je ne sais qui de puissant. Alors je continue à trembler dans mon coin sans oser me manifester.

Les recherches se poursuivent, les appels se succèdent. Rien. Depuis le ciel, les observateurs ont

beau scruter le paysage, ils n'aperçoivent Hélène nulle part.

Enfin arrive une seconde colonne de secours. Avec une petite chienne. Avant de partir elle a reniflé les traces d'Hélène partant du jardin de l'hôtel selon les indications fournies par Clara, Anna et Béatrice.

Son maître raconte :

– Au début, Sweety est partie comme une flèche. Elle a suivi facilement les marques laissées par Hélène jusqu'au marécage, où elle a perdu sa trace. Cela nous a fait perdre beaucoup de temps. Après avoir contourné le marais, nous sommes arrivés au bas d'une petite colline. Là notre brave petite chienne a soudain remis sa truffe par terre, elle s'est agitée comme une folle et a continué sa poursuite à toute allure. Jusqu'au torrent où, une nouvelle fois, elle semblait étonnée de ne plus rien sentir. J'ai continué à suivre ce satané cours d'eau, tantôt à droite, tantôt à gauche. De temps à autre Sweety agitait de nouveau sa queue, poursuivant son chemin sur quelques mètres. Ainsi de suite jusqu'à cette petite étendue. De toute façon, plus loin, le torrent devient chute d'eau fracassante impossible à franchir.

Pendant ce temps, Hélène, dans sa cachette, entend à peine ce qui se passe à l'extérieur. Un monde ouatiné l'entoure, entre les trous des cailloux entassés elle voit, très loin, comme dans des jumelles portées à l'envers, des hommes s'agiter.

Puis un aboiement lui parvient.

– Le chien, c'est à coup sûr le cabot que j'ai entendu au départ de ma fuite. Celui à cause duquel je me suis fourvoyée pour atterrir dans cette pourriture de marécage. Et ensuite devoir marcher dans ce foutu torrent parce que je me suis tordue ou cassée la cheville. Il va me trouver, c'est inévitable, je suis faite comme un rat.

Effectivement Sweetie court comme une folle en direction d'un petit rocher. Elle gratte avec frénésie un amas de cailloux.

– Hélène, appelle le sauveteur, Hélène, n'ayez pas peur, on vient à votre secours. Vous êtes là, donnez-nous un signe ?

Mais Hélène, toujours dans son cauchemar, reste immobile.

Tout le monde se met à déblayer les pierres. Enfin l'ouverture se dévoile et, recroquevillée à l'intérieur,

une pauvre jeune femme figée, incapable d'émettre le moindre son : Hélène.

L'hélicoptère se pose à quelques centaines de mètres. Après un bref examen, la victime est transportée vers l'engin.

– Elle est mal en point, constate le médecin qui l'a examinée. Sa température est très élevée. Sa cheville est fracturée. Elle a des écorchures un peu partout. Elle est aussi en état de choc. Plus vite elle sera à l'hôpital, mieux ça vaudra.

Après quelques minutes l'hélicoptère est prêt à s'envoler. L'hôpital est avisé de son arrivée. La police est informée du succès de l'intervention.

Une infirmière se dépêche d'apporter la bonne nouvelle à Julie, Clara, Anna et Béatrice.

D'ici peu, les maris, compagnons et proches de nos trentenaires, qui ont été avisés plus tôt dans la journée des tragiques événements survenus dans la petite commune de "Prajoli", vont arriver.

Chasse à l'homme

Pendant ce temps, des barrages ont été installés tout autour de la commune. Tous les accès sont contrôlés. Des patrouilles se déploient dans les champs, forêts et collines environnantes. Il semble impossible que quiconque puisse passer entre les mailles du filet.

A moins que les fuyards n'aient pris de l'avance. Ou qu'ils disposent d'une planque. Les gendarmes questionnent les habitants des fermes avoisinantes, des maisons isolées, des mazots. Rien n'en ressort.

Après quelques heures de vérifications, un signalement parvient au poste de police : les petites voitures électriques ont été localisées. Elles ont été abandonnées à proximité d'une voie fréquentée, dans un épais fourré. Des traces de pneu d'un autre véhicule sont relevées, peut-être le bus dont parlaient les jeunes femmes.

Alors ils ont réussi à filer. Il faut absolument les intercepter plus loin. Dans quelle direction se dirigent-ils ? Logiquement, il devrait s'agir d'un pays limitrophe mais ils peuvent aussi bien se planquer dans les environs.

Tous les cantons alentour et les poste-frontière sont avisés. D'après la description faite par les victimes, le bus était de couleur grise. Un bus pouvant transporter neuf à dix personnes. Des véhicules semblables, il en existe des milliers !

Des experts sont sur place pour analyser les traces de pneus. Ils pourront éventuellement en déduire la marque du bus sur lequel ils ont été montés.

On trouve aussi des mégots de cigarettes. Ils peuvent être utiles pour la suite, afin d'identifier le ou les fuyards. Des empreintes de chaussures sont relevées, les gendarmes en distinguent au-moins quatre. Ces indices n'aident cependant guère à savoir où se trouve le minibus gris.

Pendant ce temps, des informaticiens spécialisés démontent patiemment les restes des appareils extraits par des pelleteuses du sous-sol de l'hôtel. Ils sont déformés par la chaleur, remplis de poussière et inutilisables. Mais les ressources de nos techniciens sont considérables. Ils arrivent à extraire les disques durs. Avec beaucoup de précautions, ils procèdent à leur nettoyage. Il faudra bien qu'ils livrent leurs secrets ! Mais cela peut prendre des heures.

Le jour décline. La nuit va tomber d'ici peu. Les recherches sur le terrain s'arrêtent.

Des centaines de bus gris, vert-gris, bruns ou beiges sont interpellés. Sans succès. Toutes les routes ne peuvent être contrôlées. Il y a tant de petits accès, de chemins forestiers, de détours, impossible de mettre en place des barrages partout. Il faut compter sur la chance, sur un signalement, sur un comportement inhabituel.

Un avis de recherche est lancé au téléjournal du soir. Le moindre indice peut être utile. Chacun est prié d'ouvrir l'œil et d'aviser la police en cas de doute.

Ce qui finit par se produire. Sortant son chien pour sa promenade du soir, un innocent quidam aperçoit, dans un parc isolé situé à côté d'une usine désaffectée, un minibus correspondant à la description faite au téléjournal. Que peut bien faire ce véhicule stationné loin de tout ? Observant de loin, l'homme aperçoit quelques silhouettes. Elles s'agitent autour de la voiture. Une sorte d'auvent délimité par des toiles est déployé. Une tente de fortune. Quelques matelas y sont entassés. Quatre hommes sortent du véhicule et s'y allongent. D'autres restent à l'intérieur. On ne les aperçoit plus,

ils ont dû incliner les sièges pour en faire des couchettes. C'est vraiment louche. D'autant plus qu'aucune lampe de poche ni autre source de lumière n'éclaire le camp improvisé.

La plaque d'immatriculation n'est pas visible et notre homme n'ose pas s'approcher. Il regagne silencieusement le chemin caché par les arbres et rentre chez lui afin d'avertir la police de son village de ces faits inhabituels. Il habite à environ cinq heures de route de "Prajoli".

Tout s'enclenche très vite. Les troupes d'intervention sont avisées rapidement. Entraînés à des actions délicates, les hommes se déploient silencieusement en cercle autour du bus. Armés de mitraillettes, ils resserrent progressivement les limites. Plus éloignés, d'autres intervenants montent la garde pour intercepter un éventuel fuyard.

Soudain, un puissant projecteur s'allume. Le mini campement est à découvert. Les sommations d'usage sont lancées.

– Nous sommes armés. Vous êtes encerclés. Sortez tous les bras en l'air.

Les quatre individus réfugiés sous l'auvent suivent les ordres sans opposer de résistance. Ils sortent de

leur tente improvisée et sont rapidement menottés et éloignés. Quant aux occupants du bus, rien ne prouve qu'ils se trouvent encore à l'intérieur. Aucun bruit, aucun signe. Quand, soudainement, le moteur se met en marche et le véhicule bondit.

Un des agents a tout juste le temps de faire un bond de côté. Il échappe de justesse au bus dont le moteur hurle.

Il faut la présence d'esprit des autres agents spéciaux et leur rapide réaction pour stopper la folle embardée. Un premier tir atteint le pneu gauche. Un deuxième traverse la vitre arrière et se loge quelque part à l'intérieur. Le chauffeur perd le contrôle et le minibus s'encastre dans un arbre.

Prudemment, les policiers s'approchent. Ils doivent briser les vitres pour permettre aux occupants de sortir. Deux d'entre eux, groggy mais sains et saufs, sont emmenés illico presto. Le conducteur, quant à lui, est légèrement blessé. Il doit être conduit à l'hôpital pour un contrôle avant d'être incarcéré.

Au poste de police de la ville la plus proche, les interrogatoires commencent. Les premiers prisonniers sont très jeunes. Il s'agit de trois gardes et d'une petite infirmière toute menue et tremblante.

Que peut-elle bien faire avec ce groupe de terroristes ? Tous sont enfermés séparément jusqu'à leur mise en examen.

La prise des trois autres est un jackpot. Le vieil homme retenu n'est autre que le vieil homme responsable de l'organisation. Il se réfugie dans un silence provocateur. Les papiers trouvés sur lui dévoilent son nom complet : Heinrich Ringe. Le deuxième personnage est jeune et sa ressemblance avec Adolf Shrek est évidente. C'est Adam Thiler. Quant au troisième prisonnier, blessé, il s'agit du chirurgien sélectionné pour la délicate intervention sur Eva et Anna, du nom de Josef Border. Il collabore depuis de nombreuses années avec Heinrich.

C'est une demi victoire. Car d'autres courent encore. Combien sont-ils ? Certains ont-ils péri dans l'incendie ? Seule une longue enquête permettra de donner des réponses.

Le lendemain, les gardiens chargés du transfert des prisonniers au Palais de Justice pour être entendus par un Juge, découvrent, dans sa cellule, Adam gisant inanimé sur son lit. Il semble dormir. Mais il est mort. Comment ? Impossible à déterminer sur le moment. Aucune blessure apparente, aucune

agression visible, rien de suspect. Du reste, durant les rondes nocturnes rien de spécial n'a été relevé.

Les deux autres prisonniers sont sortis de leurs cellules. Ils réclament la protection d'un avocat. Ce sera un défenseur célèbre qui les assistera. De nombreux actes d'accusation pèsent contre eux : menaces de mort et contraintes, séquestration, mise en danger de la vie d'autrui, actes médicaux illégaux, tentative de meurtre, incendie volontaire, non-assistance de personne en danger, la liste est encore longue. Lorsqu'ils apprennent le décès d'Adam, un sourire entendu se dessine sur leurs visages. En attendant leur procès, ils sont transférés dans une prison d'Etat.

Cette affaire fait grand bruit dans l'ensemble des quotidiens et journaux télévisés du monde, car tous les pays sont concernés par la sinistre perspective d'un nettoyage ethnique globalisé.

L'autopsie du corps d'Adam permet enfin au légiste de déclarer la cause de sa mort : aussi incroyable que cela puisse paraître, il a avalé sa propre langue et a fini étouffé. C'est une très vieille technique utilisée par les espions d'antan pour échapper à d'éventuels interrogatoires.

Eva, quant à elle, est décédée du vieillissement prématuré de ses organes internes. Pour une raison indéterminée, ceux-ci se dégradent très rapidement. Des greffes ne stoppaient en rien cette évolution, due probablement à un défaut ou infection lors du clonage. Comme la brebis Dolly, morte elle aussi très jeune.

L'analyse des données tirées des disques durs des divers ordinateurs prend plus de temps. Après des jours de travail acharné, des listes de noms peuvent en être sorties : adhérents par milliers, sociétés secrètes dispersées dans de nombreux pays, noms de donateurs, listes d'infiltrations dans les milieux économiques, répertoires de politiciens véreux, inventaires des activités, énumération de collaborateurs et de scientifiques, programmation de futures actions, etc. Terrifiant. Grâce à ces informations et à l'emprisonnement de Heinrich Ringe et Josef Border, l'Institution destructrice est démantelée petit à petit. Ses adeptes sont sans exception poursuivis pour association de malfaiteurs et neutralisés.

Une année plus tard le procès de Heinrich Ringe et Josef Border, âgés respectivement de quatre-vingt-

deux et soixante-dix-sept ans se tient enfin. Il faut quelques semaines pour démêler tous les éléments de cette affaire. Ils sont condamnés tous deux à la prison à vie. Aucun des deux ne fait appel. Leur raison de vivre n'existe plus. Beaucoup d'autres adeptes seront également arrêtés et jugés par la suite.

Hélène, Clara, Julie, Anna, Béatrice

Les cinq amies sont réunies dans la grande chambre d'hôpital. Julie et Hélène vont mieux. Leurs compagnons sont arrivés et les soutiennent par leur présence et leurs encouragements.

Ils écoutent avec incrédulité le récit des faits qui se sont produits à proximité de "Prajoli". Beaucoup d'éléments devront être éclaircis. Seul le procès des divers protagonistes pourra en expliquer les tenants et aboutissants.

En apprenant le décès d'Eva, cette pauvre jeune femme clonée, Hélène et Julie sont tristes. Elle n'y pouvait rien, finalement, d'être impliquée dans cette morbide histoire. Il semble même à Hélène qu'elle a tenté de l'avertir, lorsqu'elles se sont trouvées toutes deux dans la chambre 507. Sinon, pourquoi aurait-elle osé enfreindre les ordres et faire coulisser la paroi séparant la pièce en deux ?

Adam aussi soulève la pitié. Par les gènes transmis, il est devenu Adolf Shrek. Toute son éducation l'a poussé dans la voie prônée par Heinrich, ce rescapé de la deuxième guerre mondiale.

Se pose la question de savoir jusqu'où peut aller la science pour contrôler l'Humain. Le clonage

démontre une capacité d'intervention phénoménale dans la création, avec toutes les dérives que cela comporte. Créer des guerriers, des races spécifiques supérieures, des génies, des donneurs d'organes et autres spécimens triés, des hommes forts, beaux, laids, des sportifs, des intellectuels, des blonds aux yeux bleus, des basanés, des sous-hommes...

Quelle perspective dévastatrice !

Le transport d'Hélène et de Julie dans une clinique proche de leur domicile est organisé. Dès le lendemain, le groupe se sépare. Chacun retourne à ses occupations. La vie continue.

Pendant les premières semaines suivant ces événements dramatiques, Hélène, Julie, Clara, Anna et Béatrice restent en contact quotidien. Avec l'aide de thérapeutes, elles se remettent tant bien que mal de leurs chocs.

Puis les communications s'espacent. Peu à peu, les faits sont intériorisés et les souvenirs atténués.

Une année a passé.

Impossible de gommer cette date.

Afin de repousser définitivement leur traumatisme, Hélène propose un nouveau séjour à "Prajoli".

– Tu es folle, s'exclame Clara, jamais je ne retournerai là-bas !

– Ne compte pas sur moi, répond Béatrice, je n'ai aucune envie de me remémorer ce qui s'est passé

– Anna non plus n'est pas partante.

– La seule à trouver l'idée positive est Julie.

Mais pour finir, après avoir pris conseil auprès de leurs proches, toutes se rallient au projet d'Hélène. Si Hélène peut y aller, elles aussi.

Sous condition toutefois d'être accompagnées de leurs familles.

Ainsi une troupe de neuf adultes et sept enfants s'en va lors d'une longue fin de semaine. Quatre véhicules sont nécessaires pour transporter tout ce petit monde.

Une coquette maison est mise à leur disposition par les autorités communales. Ils sont accueillis comme des célébrités. Les responsables de l'Office du tourisme se plient en quatre pour leur rendre le séjour agréable.

Les cinq copines commencent par découvrir les ruines calcinées de l'Hôtel "Les Trois Sapins". Il ne reste rien du grand chalet qu'elles avaient occupé

lors de leur précédent séjour. Le sous-sol a été excavé. Aucun survivant n'y a été trouvé.

S'ensuit l'exploration des environs avec un guide de moyenne montagne. Il fait refaire leurs parcours à Julie et Hélène. Elles découvrent, sous le soleil automnal, la beauté de cette région sauvage. Julie retrouve le paysan qui l'a découverte. Il les invite tous dans sa ferme, dont le toit est couvert de tavillons, à déguster une bonne "soupe de chalet" servie dans un grand "chaudron" suspendue au-dessus d'un feu. Pour le dessert de fameuses meringues à la crème double faites main font le régal de chacun. Pour l'occasion l'agriculteur s'est habillé du traditionnel costume des armailis, le bredzon. Il porte le loyi, sacoche de cuir en bandoulière. Sa femme en fait de même en se vêtant du dzaquillon. Les enfants sont scotchés devant les magnifiques cloches suspendues avec leurs colliers brodés au toit du bâtiment, devant les grandes vaches noires et blanches avec leurs tétines pleines de lait, devant de petites chèvres curieuses et friandes de sel, devant les belles prairies juteuses et la magnifique chaîne de montagnes qui se détache au fond, dominée par le Mont-Blanc.

La pénible route qu'a parcourue Hélène est aussi explorée : la petite forêt de mélèzes et d'arolles, le marécage, la colline et ensuite le torrent tumultueux. Elle retrouve même la minuscule grotte où elle s'est abritée.

C'est en-dessous de la chute qu'ils réalisent l'impressionnante force de l'eau. En passant derrière elle au moyen d'un ponton, un rideau d'eau cache le paysage.

Bien d'autres choses sont découvertes : une laiterie-fromagerie modèle où sont fabriqués du gruyère authentique et du vacherin, un vieux chalet d'alpage, le toit couvert de "tavillons", encore utilisé durant la saison estivale, une fabrique de chocolat, un village de mazots et raccards anciens. Plus loin, un "bisse" où coule une eau tranquille amène les visiteurs vers une auberge typique.

Les cinq amies ont également tenu à retourner à la buvette et au joli lac bleu aperçu lors de leur premier séjour.

Ces merveilleuses découvertes se substituent peu à peu aux mauvais souvenirs. De ce deuxième séjour ne leur resteront en mémoire que des moments de joie, de rires, de partage et d'observations.

Des amitiés fortes se créent. Le fils du paysan offre aux enfants qui le désirent de passer quelques jours à la ferme l'été suivant et même de devenir "garçons et filles de chalet". Le responsable touristique promet des offres à prix réduit. Les autorités une réception officielle.

Dès lors, une nouvelle tradition prend forme : chaque automne, pendant de longues années, Hélène, Clara, Julie, Anna, Béatrice et familles vont se réunir pendant un long weekend de retrouvailles à "Prajoli".

Après beaucoup de recherches, d'investigations, d'arrestations et de procès, l'organisation créée par Heinrich Ringe est complètement éradiquée. Mais qui sait, d'autres illuminés peuvent apparaître et tenter de faire partager leurs délires. Alors, faites attention avant d'accorder votre confiance à un quelconque prophète !

F I N

Glossaire

Armailli : vieux mot patois signifiant "celui qui s'occupe des armailles" soit des vaches

Baratte : outil permettant de transformer le lait et la crème en beurre

Botte-cul : chaise à traire à un seul pied attaché à la taille

Bredzon : costume traditionnel de l'armailli pour les hommes

Chassis pour transporter le fromage : plateau pour charger le fromage sur la tête et les épaules

Carnotzet : petite cave où l'on déguste les spécialités du terroir

Dzaquillon : costume traditionnel pour les femmes

Garçon / fille de chalet : apprenti/e armailli aussi appelé le bouèbe

Loyi : saccoche en cuir portée en bandoulière

Macaronis à la crème : spécialité de macaronis avec crème double, oignons et gruyère

Nez : personne qui met au point un parfum

Poya : montée à l'alpage des troupeaux

Sonnaille : cloche forgée de plaques de tôle soudées

Tavillons : tuiles en bois

Train du chalet : char bleu utilisé pour transporter le matériel des armaillis

Tranche-caille : Outil destiné à découper le lait caillé